

La reconnaissance de notre destin commun

21^e séminaire du vendredi 12 août à 19h au dimanche 14 août à 15:30 h

Texte d'accompagnement préparé par Jean Bédard



Art rupestre de Tessilis, environ 6000 ans avant aujourd'hui

Table des matières

Table des matières

La reconnaissance de notre destin commun	1
Présentation de la question générale	4
Questions d'atelier :	10
Résumé.....	11
Le destin.....	19
La double humiliation et la rupture.....	21
Devenir son propre sujet.....	23
La rupture.....	26
La tradition occidentale	28
Le domaine du « je » et la mort.....	33
Le triologue.....	37
Maître Eckhart.....	39
Notre destin commun.....	41
Le destin commun de tous les vivants	45
L'expansion et la dispersion.....	45
L'union des contradictoires.....	47
La convergence.....	51
Citations Le dernier chant des Premiers Peuples	53
1 On l'a fait	53
2 La légende	53
3 Le sens des proportions	54
4 La conscience du tueur.....	54
5 Un désert au cœur du jardin	54
6 L'homme ne pouvait échapper à la folie.....	54
7 Ensevelir le malheur du monde.....	55
8. Pourquoi c'est comme ça.....	55
9 Toute consolation m'avait quittée.....	55
10 Le soleil de Van Gogh.....	55

11 L'herbe	56
12 Les hommes de pouvoir.....	56
13 Parole de grand-père.....	56
14 Exister par désir	56
15 Les oiseaux.....	57
16 Solitude.....	57
17 le nouveau monde.....	57
18 La prophétie.....	57
19 Les sentiments humains	57
20 La poésie : ma chair et mes os.....	58
21 La dernière baleine bleue	58
22 Défigurer la beauté.....	58
23 Envelopper la fureur de vivre.....	58
24 L'attente de l'homme.....	59
25 L'histoire de la conscience	59
26 L'intégration de la montagne.....	59
27 L'intégration des sentiments.....	60
28 La soif.....	60
29 Commencer	60

Présentation de la question générale

La méconnaissance de notre destin commun (comprenant toute la communauté des vivants) semble avoir brisé notre solidarité avec la terre. On n'a pas l'impression de lui appartenir, on a même l'impression qu'elle nous appartient.

Pour certains, l'individu n'a pas d'autre destin que la mort. La mort serait le destin commun de tous les vivants. Tenter de s'arracher à ce destin serait pure illusion.

Pour d'autres, tout être matériel est voué à la mort, mais pas l'esprit. L'esprit apprend et se développe dans la vie matérielle, mais il est appelé à s'échapper.

Dans le premier cas, la seule motivation possible consiste à tenter de reculer la mort. Le destin commun est simplement la chose à retarder. On ruse d'intelligence **contre** le destin de tous les vivants.

Dans les deux cas, on n'arrive pas à se percevoir positivement solidaires d'un destin commun. Notre incapacité à percevoir notre destin commun avec tous les vivants se manifeste dans notre vie « parallèle » à l'écologie, on se sent en dehors des écosystèmes. Comme un voyageur qui emprunterait un bateau pour aller d'un port à un autre, il lui suffit que le bateau tienne le coup jusqu'à son débarquement.

Ce mal est ancré dans des certitudes sociales incrustées profondément dans notre culture.

Il y en a, semble-t-il, deux types : les certitudes dites « rationnelles » du scientisme et les certitudes dites « irrationnelles » des religions.

Dans les sociétés qui se disent avancées, c'est-à-dire « rationnelles », le scientisme (vision dans laquelle seule la science exprime la vérité) a remplacé largement « l'autorité » traditionnelle des religions. L'homme « moderne » actuel est convaincu que la matière est déterminée et détermine tout, la nature est une mécanique, la pensée est le résultat des mécanismes cérébraux; la matière est aveugle; le cosmos plonge tout droit vers le froid, le vide, la mort.

Devant ces dogmes modernes se dressent des courants religieux conservateurs et fermés qui affirment que nous sommes entre les mains d'un Tout-Puissant, pour ainsi dire en dehors de la nature et qu'il faudrait servir jusqu'au don de sa vie.

Il s'ensuit de multiples polarisations violentes qui paralysent la pensée puisque dans les deux cas tout est réfléchi d'avance. Ce qui reste de la pensée ne sert qu'à réagir contre un « ennemi », une « menace », un « étranger ».

Profitant de cette paralysie mentale et des confrontations générées par ces blocs de pensées cristallisées, la logique du profit gagne sur tous les côtés. Elle devient la « raison » commune, le « destin » commun de toute action, de toute vie, **la seule finalité sur laquelle on puisse s'accorder.**

Nos infrastructures physiques, légales et sociales sont si parfaitement le produit et l'incarnation de cette logique dite économique et qui n'a rien d'économique, qu'il est presque impossible de vivre sans en être complice directement ou indirectement. On est préorganisé et programmé pour acheter et vendre : la haine, les armes, le pétrole, le rêve, la vitesse, l'être humain, l'angoisse, les remèdes à l'angoisse...

Pris au piège, participant au gâchis par pure impuissance, nous refoulons bien souvent un sentiment de faute contre l'humanité, contre nos valeurs, contre l'environnement. Ce qui nous pousse à abandonner toute résistance, à nous enfouir la tête dans le sable.

La planète est transformée en dépotoir pour les déchets, les gaz toxiques, les polluants de toutes sortes. Animaux, arbres et plantes disparaissent par espèces entières. Les profits sont si monstrueux qu'ils forcent l'endettement, si bien que même les démocraties nationales sont sous tutelle bancaire à cause de leur dette.

En somme, les États et les populations sont asservis au système. Des groupes humains sont victimes de guerre, de pauvreté ou de pollution. La souffrance, l'impuissance, le désarroi forment le terreau du terrorisme (réflexe d'attaque désespéré) et des mouvements de migrations (réflexe de fuite désespéré). Et plus on combat contre ces deux réactions, plus on les exacerbe.

En somme, les structures politiques, nationales, sociales, culturelles sont broyées par le gel de la pensée, la polarisation des réactions et la montée du profit, et ce, jusqu'à la rupture de l'économie elle-même (puisque la pauvreté étouffe la consommation).

Toutes les menaces sont à nos portes : polarisation et déstructuration politiques menant aux guerres civiles et au banditisme d'État ; guerres pour une religion, contre une religion, guerres pour l'eau ou pour une autre ressource ; pauvreté écrasante menant aux actions les plus désespérées ; crise de l'environnement dans un contexte d'impuissance politique ; danger d'un terrorisme nucléaire ou

informatique ; risque élevé d'un effondrement des structures économiques...
On ne sait plus par où arrivera le malheur.

Cependant, dans toute l'histoire de la vie, **l'obstacle arrive avant la solution, jamais l'inverse**. Alors, ne soyons pas déconcertés.

Il y a un point de retournement dans la conscience, lorsque tout est avoué, le cristallin de l'œil redevient enfant.

La conscience fonctionne par chocs. Il y a dans la conscience quelque chose qui détecte le mensonge. Le gros mensonge : l'ennemi de l'être humain, ce n'est pas la nature, ce n'est pas Dieu, ce n'est pas la mort, ce n'est pas Satan, c'est nous-mêmes. Non ! pas réellement nous-mêmes. Mais l'éloignement vis-à-vis de nous-mêmes. Notre exil vis-à-vis de nous-mêmes, qui prend toujours la forme d'une idéologie, c'est-à-dire la forme d'un isolement vis-à-vis des arbres, des oiseaux, du plancton, de tout ce qui vit et dont nous dépendons.

Comment pouvons-nous savoir que nous sommes dans le mensonge ?

Nous avons perdu de vue les conséquences de nos actions, mais les conséquences de nos actions ne nous ont pas perdus de vue, elles nous reviennent comme une grosse vague de chaleur, d'orage, de déstabilisation accélérée du climat.

Alors, s'avouer que nous nous sommes perdus en chemin est l'inévitable retournement qui nous redonnera notre vision de l'enfant, notre vision claire.

Le seul danger sur cette route : la culpabilité. La culpabilité est un paralysant de la pensée et de l'action. Elle est un déni de la responsabilité. La culpabilité est un apitoiement sur soi-même alors que la responsabilité est le démarreur de l'esprit, elle enfonce la conscience **dans** la vie. Car dans la vie, les conséquences sont toujours en avant, jamais en arrière. Y faire face est une action, pas une justification.

L'âme tombée sur elle-même par l'aveu responsable se retrouve cul sur terre. Comme l'enfant, elle ouvre les yeux sur ce qui l'entoure : les arbres illuminent, les collines resplendissent, l'herbe crie sa couleur, les fleurs déchirent le tableau noir, un colibri apparaît à la fenêtre, les étoiles percent la nuit... Et nous voulons vivre.

L'âme tombée est atteinte de beauté, je veux dire gonflée du vouloir-vivre, soudain elle veut les arbres, elle veut les montagnes, l'air pur, l'eau pure...

Il y a un fond sur lequel nous pouvons repartir en toute confiance. Nous nous sommes trompés, la nature n'est pas hostile et n'a pas besoin d'être combattue ni dans notre corps, ni dans notre cœur, ni dans notre environnement. Elle déchire simplement le faux, les gémissements, les genuflexions, et aussi toute l'écaille orgueilleuse qui étouffe nos esprits, elle dénude le noyau vivant qui vibre soudain dans la couleur.

Comme le démontre le meilleur de la science, son avant-garde, sa pointe, l'univers, dès le moment du Big Bang, est réglé pour aboutir à la complexité maximum. Et quand on dit réglé, on parle de constantes qui ont une infinité de chiffres après le point comme pi, on parle de nombres purs comme le rapport entre l'énergie électromagnétique et l'énergie forte, des nombres renversants et d'une précision infinie comme la vitesse de la lumière dans le vide, des constantes découvertes et calculées par Max Planck, comme le quantum d'énergie, la durée minimale, la masse minimale, le volume minimal, et bien d'autres constantes découvertes plus récemment, réglées à la perfection pour aboutir à un cosmos qui se complexifie à l'extrême au point d'atteindre à la conscience explicite de lui-même à travers les animaux à cerveau réflexif, dont nous sommes sans doute les plus humbles représentants.

Ces constantes sont reliées dans des équations d'une stabilité époustouflante. Parmi les plus grands savants, on se rend compte qu'avant le Big Bang, qu'avant sa mise en route, l'information est compressée dans un temps imaginaire, je veux dire un temps qui se compte en nombres imaginaires (c'est-à-dire dont le carré est toujours négatif). Ce temps ressemble à une clef USB infiniment miniaturisée qui contiendrait tous les réglages nécessaires à l'organisation qui se fera et qui évoluera dans le cosmos jusqu'à la vie, et la vie la plus complexe possible.

Cette clef USB n'est pourtant pas passive, elle est le résultat d'une auto-organisation décidée par la logique la plus rigoureuse, les mathématiques les plus fines, des symétries à multiples dimensions, une ordonnance d'une harmonie sans nom... Des génies mathématiques comme Hilbert, Von Neuman, Gödel, Planck, Eddington, Ramanujan n'hésitent pas à considérer le cosmos comme une « substance pensante » hautement plus élevée que nous, mais dont nous avons hérité comme enfants du cosmos.

On ne comprend plus le cosmos comme une machine qui s'en va vers la mort, mais comme une pensée en expression d'elle-même et en évolution. Oui, ce cosmos est en expansion et globalement il se refroidit, mais il est aussi en convergence sur des planètes comme la nôtre, et son recueillement nous veut participant à l'œuvre d'art qu'il est. Comme tout être vivant, il rassemble ses

acquis dans le cœur de sa conscience pour repartir plus haut, plus ample, plus raffiné dans son art de jouir de sa propre beauté.

Nous apercevons alors notre destin commun, le destin du cosmos vivant et intelligent. Nous le sentons intensément tragique et envoûtant. Nous ne voulons plus partir, nous voulons arriver. Dans la nuit noire des derniers moments de l'ère industrielle surgissent les premiers balbutiements de notre arrivée sur terre. Peu à peu dégrisés, soudain les pieds dans la chaloupe bombée du monde, nous le voulons beau comme il est, sain comme il se fait, ouvert comme n'importe quel chef d'œuvre.

Nous sommes destinés à jouir de la beauté. Le destin commun de tous les vivants : vibrer à ce que nous sommes ensemble : fleurs, bêtes et débutants en esprit.

<p style="text-align: center;">La question générale est maintenant : comment converger vers le destin commun de tous les vivants? Comment entrer dans le vivant en enchaînant les actes et les conséquences comme cela est inévitable en ce monde? Comment atteindre à la dignité de filles et de fils de la vie, de la pensée et de la joie expressives du cosmos vibrant?</p>

Nous serons accompagnés d'animateurs d'ateliers particulièrement compétents : Hélène Fortier, Yvon Rivard, Jacques Perron et Christine Angelard et Delphine Pipernie.

La poète et chanteuse innue Natasha Kanapé-Fontaine sera avec nous pour la soirée artistique du samedi.

L'horaire proposé :

Vendredi de 19:00 h à 21:00h	Rencontre d'ouverture (mise en questions), présentation des questions d'ateliers, et inscriptions aux ateliers.
Samedi de 9:00 h à 12:00h	Travail d'ateliers en cinq groupes
Samedi PM	Période libre pour profiter de la nature
Samedi de 19:00 h à 21:00h	Soirée artistique avec Natasha Kanapé-Fontaine.
Dimanche de 9:00 h à 12:00h	Retour sur les ateliers.
Dimanche de 1 :30 à 3 :00h	Synthèse

Questions d'atelier :

1. Une des fonctions essentielles de l'art est de nous montrer le chemin. L'art doit-il exprimer la beauté en toute authenticité, pour remplir cette fonction?
2. Quel est selon vous le plus grand obstacle à la paix : le repli sur soi ou la mondialisation ? Comment réconcilier l'affirmation de soi et l'ouverture à l'autre, la défense de notre culture (valeurs, langue, coutumes) et de notre autonomie (territoriale, politique et économique) et le devoir de solidarité avec le reste du monde ? Doit-on gommer les différences entre les êtres pour établir une relation harmonieuse ? Qu'est-ce que tous les êtres ont en commun, et si cela existe comment peut-on le percevoir ?
3. Quelles résonances y a-t-il d'après vous entre le destin commun et la santé individuelle? Pourquoi la santé de tout le vivant reste-t-elle notre meilleure garantie de santé personnelle? En quoi prendre soin de soi permet-il de mieux prendre soin des autres vivants? Quelles sont les conditions pour que cette réciprocité fonctionne?
4. Dans sa lettre *Laudato Si*, le pape François nous invite à reconnaître notre destin commun avec tous les vivants. Cela suppose une « conversion » du regard, de la pensée, du cœur et de notre mode de vie qui pourrait nous entraîner jusqu'à aimer notre vie sur terre. À quelle « conversion » vous sentez-vous personnellement invité ?
5. Pour Socrate, « Nul n'est méchant volontairement! » (Platon, *Protagoras*, 352 c). Dans la tradition chrétienne, au moment de la crucifixion, Jésus dit « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » (Luc, 23:34). Ces deux affirmations peuvent-elles nous sauver de la culpabilité et nous inviter à la responsabilité ? Y a-t-il un salut possible pour l'humain ? Peut-il se sauver seul ? Peut-il vraiment devenir maître de son destin et participer à l'émancipation de la vie dans le cosmos ?

Résumé

Voici les principaux points que le texte d'accompagnement développe plus en détail à la suite de ce résumé.

D'abord une définition :

Étymologiquement, **destin signifie projet**, le contraire de la fatalité; **tout projet lutte contre le sort**. Le destin d'un être conscient consiste à rompre avec sa destinée, à ne pas arriver à la destination prévue.

Le scénario est le suivant : Un tel était destiné à... Mais cela ne s'est pas réalisé ainsi. Maintenant l'histoire est ouverte, le combat commence entre la liberté et le sort. Voyons ce qu'il adviendra...

La liberté combat pour son propre compte, comme si le sort voulait constamment la ré-enfourer parmi les choses décidées. Elle s'ouvre des marges de manœuvre.

Être une chose décidée n'est pas un problème tant qu'on est une chose. Être un sujet décidant n'est pas un problème tant qu'on n'est pas enfermé. **Mais sentir que l'on est un sujet décidant enfermé dans un système décidé mène au désespoir et au suicide.**

Or, globalement, notre culture chante notre liberté (l'art), mais déclare du même souffle que nous sommes déterminés (la science).

De mon côté, je défends ici l'idée que **la vie**, et non pas seulement l'être humain, la vie elle-même n'est pas orientée vers un destin autre qu'elle-même, extérieur à elle-même, elle est son propre destin et elle combat contre les contraintes pour extraire sans cesse des marges de liberté plus grandes... **Son destin est d'acquérir de la liberté en s'appuyant sur les déterminations de son existence**, comme un enfant acquiert de la liberté en apprenant à marcher, c'est-à-dire à utiliser les contraintes de son existence pour y extraire des marges de liberté.

L'évolution biologique paraît pointer vers la complexité, mais c'est parce qu'elle pointe vers la liberté, et elle pointe vers la liberté parce qu'elle tend vers la participation créatrice. Son destin n'est pas hors d'elle-même, son destin est elle-même dans son combat, dans son expression, dans sa tentative de s'envoûter par sa propre beauté. C'est pourquoi elle fabrique des yeux et des consciences dès qu'elle le peut.

Cependant, du côté de la culture, je remarque que cette idée propre aux Premiers Peuples de la terre, cette idée plus vieille que toutes nos cultures réunies, est sauvagement rejetée. Au contraire, dans nos cultures, l'être humain est humilié une première fois par les idéologies religieuses et une deuxième fois par le scientisme (idéologie voulant que la science soit seule à dire la vérité).

- Par les idéologies religieuses, l'être humain serait créé par Dieu, résultat et objet de son Vouloir.
- Par le scientisme, il serait une simple conséquence de la causalité physique.

Dans les deux cas, il n'a rien fait pour exister. L'être humain ne serait pas son propre sujet, sa propre création. Il serait une donnée, un résultat.

Les idéologies religieuses et le scientisme prétendent tous les deux à la vérité. La vérité elle-même serait une donnée extérieure à l'être humain, elle serait à « découvrir », elle serait le fait de tous les faits, le synonyme de « Pourquoi tu discutes, c'est un fait. »

La première étape de notre destin ne serait-elle pas l'émancipation vis-à-vis de ces deux humiliations! **Devenir son propre sujet.**

Comment? Par l'expérience de la relation avec ce qui nous dépasse, c'est-à-dire la vie spirituelle, dépasser les idéologies religieuses; par l'expérience de ce que nous pouvons démontrer, c'est-à-dire la science, dépasser le scientisme. Non seulement rejeter ou se révolter, mais apprendre à penser mieux.

Pour devenir sujet créateur et d'abord créateur de soi, et ainsi retrouver ma dignité, je dois m'engendrer moi-même, me faire « moi ». Et cet acte de me faire « moi » ne doit pas être une faute, une chute dans la matière ou une chute dans la subjectivité. Ce n'est pas une faute, ni une chute, ni une hérésie, c'est mon destin, c'est l'espérance même de la vie.

Y a-t-il une issue à ma requête? Puis-je sortir du corset de nos cultures actuelles, notre culture scientiste à droite, nos idéologies religieuses à droite de la droite?

S'émanciper veut d'abord dire : prendre conscience que c'est moi qui me suis enchaîné. Les idéologies religieuses et le scientisme ne sont justement pas des vérités étrangères, bien au contraire, c'est moi, moi l'être humain, individu par

individu, mais dans une histoire collective qui les ai inventés culturellement pour me cadrer moi-même. Ce que j'ai fermé, je peux l'ouvrir.

Pour m'émanciper, il faut que j'existe d'abord, et même que j'existe du contraire, car naître du même n'est qu'une reproduction et non pas la production d'un « moi » véritable. La culture devait d'abord construire la boîte, la répression des idées propres, afin de permettre à la personne de ressentir l'oppression, et ensuite de se constituer libre. La liberté est forcément un combat, elle doit s'arracher d'une boîte. Elle se construit des cages dans le but de les briser. Comme l'œuf évolue dans le confinement afin que le poussin s'arrache à lui et affronte l'espace, de même les sociétés humaines préparent l'esprit dans le confinement des règles (du comportement, de la langue, des pseudo-connaissances...), afin que la conscience converge vers elle-même, s'intensifie, et déchire sa coque.

Après cette première émancipation, **la liberté prend peu à peu conscience qu'elle est soudée à la responsabilité**, que des conséquences sont liées à chacune de ses pensées et de ses actions. Elle passe alors par différentes étapes :

- Ressentir le désir et passer à l'action cohérente et insistante (responsabilité vis-à-vis de soi);
- Découvrir en elle-même sa source créatrice;
- Entrer dans un dialogue intérieur avec cette source;
- Percevoir la source dans chaque être qui nous entoure;
- Répondre aux désirs véritables des autres (responsabilité vis-à-vis des autres);
- Se créer en participant à la création collective d'un monde meilleur.

Ce cycle permet de placer son propre destin dans le destin commun de tous les vivants. L'écologie est une éthique de l'interdépendance, c'est-à-dire une conscience de nos liens vitaux avec le milieu. Et cela nous entraîne dans des jeux de conséquences dont la seule voie de salut est d'apprendre par expérience.

On entre alors dans le destin de la vie elle-même qui veut le vivant libre, mais **libre par connaissance de sa dépendance. C'est en prenant acte de notre dépendance que nous pouvons avancer dans l'élargissement de soi, le dépassement de soi, la complexification de soi, la simplification de soi : rayonner notre propre beauté dans la beauté de la nature.**

Dans nos traditions, les idéologies religieuses et le scientisme naissent d'une rupture. Il y a le créateur sur un côté et le créé sur l'autre, le sujet qui étudie

l'objet, l'objet qui détermine le sujet, l'un est déterminant, l'autre est déterminé. Cette rupture de réciprocité entraîne un terrible paradoxe, celui de la subordination. Les idéologies religieuses comme le scientisme sont des formes de subordination : quelque chose d'objectif (Dieu ou Matière) existerait indépendamment de la pensée (serait objectif, serait de la non-pensée), et cela subordonnerait l'être humain qui devient alors une chose qui subit un sort. Le sujet n'est plus qu'une illusion de liberté dans une objectivité de déterminations.

L'hypothèse des vieilles traditions (redécouvert pas les mathématiques de la physique de pointe) va en sens contraire : pourquoi le réel ne serait-il pas lui-même une substance pensante et consciente? C'est une issue qui permet d'accéder à la dignité et à la participation. Car tout devient dialogue plutôt que rapport sujet-objet où l'objet est objectif et déterminant pour notre vie et notre mort, alors que le sujet est subjectif et ressent la douleur et l'impuissance de son sort.

Dans les traditions occidentales, le mal est vu de deux façons contradictoires :

- très majoritairement, il serait la désobéissance à la volonté divine (le mal religieux) ou aux lois déterministes de la nature (le mal scientifique).
- pour une minorité, il est la soumission elle-même. Je suis appelé à assumer mon destin de voir en surplomb et de porter la responsabilité de mon regard en surplomb.

Ces deux traditions du « mal » et de la « faute » se sont fracassées continuellement. Mais c'est toujours la tradition majoritaire de l'obéissance qui tuait, jamais la tradition du « je » libre et responsable, **car pour tuer, il faut que le « je » soit déjà mort.** Il n'y a pas de guerre et de violence mortelle sans obéissance aveugle. Il n'y a pas de résistance à la guerre, sans fidélité à soi. L'émancipation est forcément un mouvement de résistance non violent (violence au sens d'utilisation des instruments de pouvoir pour forcer la soumission).

Dans la tradition du « je suis » libre et responsable à l'intérieur d'un univers qui est l'enceinte d'un immense dialogue pour devenir chef-d'œuvre, rester une chose mortelle n'est pas une fatalité, mais une abdication (la soumission à l'idée reçue que la mort est un fait et que ce fait implique la fin de la conscience). On ne doit jamais oublier que presque toutes les croyances montrées et énoncées avec vigueur sont justement affirmées avec autant de violence qu'elles cachent la vraie croyance, celle que l'homme mourra à jamais. Les trois monothéismes d'Occident défendent d'autant la vie après la mort qu'ils en doutent, et donc qu'ils croient le contraire. **On peut sortir de ce paradoxe par l'aveu de ce**

que ressent sincèrement l'âme face à son destin, c'est-à-dire par le passage de l'angoisse à l'expérience du plus grand que soi. Sinon, il n'y a pas la foi, mais un simple déni de la mort dans un nœud de croyances contradictoires (qu'on appelle idéologie). Ce déni, c'est le fanatisme, c'est donc la recherche de la mort elle-même.

En réalité, c'est la conscience claire de sa mortalité qui conduit le « je » à se donner une substance capable d'échapper aux idées préfabriquées au sujet de la mort. La mort cesse d'être vue comme une « vérité objective » imposée, elle n'est pas un mur, mais une expérience qui arrivera en son temps et dont le propre est, comme pour toute expérience nouvelle, un mystère, une aventure, une espérance. Si j'ai vécu toute ma vie dans la conscience de ma pure dépendance, il se peut que la mort ne m'effraie pas plus que le reste. À chaque instant de ma vie, ma liberté a construit ses instruments de libération à même son confinement, pourquoi ne ferait-elle pas de même en traversant la mort?

Mais quel est le domaine du « je » libre et responsable, y compris responsable de son expérience de la mort qu'il rend ouverte?

L'expérience du sujet pur est sans doute la plus universelle des expériences. Les mathématiques et la logique font partie de cet ensemble d'expériences du sujet pur, et c'est pourquoi les mathématiques restent une des meilleures expressions du cosmos, puisque le cosmos est une pensée cohérente engagée dans son destin d'atteindre à la liberté. C'est mon hypothèse et celle de plusieurs mathématiciens de la physique de pointe. Elle est basée sur l'expérience fascinante de découvrir que plus j'approche de la cohérence logique et mathématique, mieux je découvre les lois de la physique. Cependant, le sujet pur n'est pas seulement l'entendement pur (source de toute science, de tout art et de toute philosophie).

En réalité, le sujet recouvre trois dimensions :

- Ce qui est unique chez une personne. Le « je » solitaire et intime.
- L'éveil de la conscience qui fait que « je » vois en surplomb avec un sentiment de responsabilité. Le « je » libre et responsable.
- L'entendement pur qui est la source, entre autres, de la logique et des mathématiques, mais aussi de la métaphysique. Le « je » universel.

Ce sont là trois conceptions très différentes du sujet, du « je ». Mais il s'agit sans doute de trois rayonnements d'une même réalité, le « je ».

L'intelligence serait la capacité de changer l'appris afin de voir autrement les données et d'explorer ainsi des sentiers nouveaux. **Le propre du « je », de la conscience, c'est la tension sociale entre les perspectives nouvelles propres à ouvrir un avenir et les idées reçues qui bloquent justement cet avenir.** Le « je » est la petite sauterelle capable de bondir au-dessus des raidissements de la mémoire collective, des habitudes sociales, des préjugés de toutes sortes. Bref, le « je » est le destin de la conscience, comme la conscience est le destin de la vie.

Du point de vue des « on », les « nouveautés » engendrées par les « je » émancipés ne sont pas perçues comme des « nouveautés positives », mais comme des « étrangetés », voire des « dangers », des « ennemis ». Le propre de ces « nouveautés », c'est qu'elles sont reconnues par les autres « je », mais sont indifférentes ou même répulsives chez ceux dont le « je » n'est pas vraiment né et qui sont submergés dans le « on » collectif.

Bref, fondamentalement le « je » serait quelque chose qui se découvre lui-même en découvrant et qui se crée lui-même en créant.

Le dialogue aboutit à un triologue (moi, toi, et le « grand bleu » qui nous entoure). Ce grand entourage qu'est la nature devient peu à peu un « je » en qui je peux faire confiance (ou du moins l'expression d'un « je »). Car, tant que l'angoisse est partagée entre des sujets qui sont tous assujettis à un monde impersonnel totalement déterminant pour la vie et la mort, les « je » ne naissent que pour se savoir condamnés, ils ne s'affirment que pour se savoir subordonnés. Ce serait une solidarité d'âmes foutues. **Mais lorsque l'environnement réel fait partie de notre dialogue, nous pouvons faire l'expérience d'une liberté arrachée à son contraire.**

Cependant, comment la nature, le monde dans lequel nous sommes peut-il devenir un sujet? Plus généralement, comment peut-on faire l'expérience que nous sommes plongés à l'intérieur d'un grand sujet décisif pour nous, et qui pourtant nous propose la liberté participative comme destin?

Dans la communion des « je », nous pouvons ressentir que le grand entourage constitue un utérus attentif et aimant, car doué d'une âme propre à la beauté (dont l'expression immédiate est la nature).

Pour nous sentir concernés par le destin commun de tous les êtres vivants, quelque chose de décisif doit avoir lieu : la découverte que la nature est habitée

par une force créatrice qui nous invite à la liberté à partir du dedans de nous-mêmes.

Les peuples très anciens (avant l'agriculture) ne se percevaient pas assujettis à un Dieu subordonnateur absolu. Rien de plus faux que de croire que le « je » est né en Occident. Ce qui est né en Occident, c'est la rupture entre la liberté illusoire du sujet et les déterminations supposément objectives de la nature, un fonctionnement en parallèle fondamentalement absurde. Le « je » propre aux cultures des Premiers Peuples n'est pas un « je » arraché par réaction aux contraintes et à la dureté de la nature, mais un « je » qui donne tout l'honneur du « je » à la nature.

Notre destin commun ne consiste probablement pas à partir pour quelque part, mais à arriver ici, à converger ensemble dans un acte créateur.

Dans le langage commun, lorsqu'on parle du destin, on part pour ailleurs, tel Ulysse. Dans le langage scientifique, on suivrait ainsi le destin de tous les destins. On suivrait l'expansion, le Big Bang. Toute réalité suivrait son destin, un même destin, la grande dilatation du gros ballon-univers vers le maximum de dispersion, de froid, de mort. Tout au long de ce chemin de l'expansion, on construira des « nous » dont on exclura les autres. On érigera des églises, des nations, des idéologies, des clubs, en interdisant à l'étranger d'entrer, sauf évidemment s'il épouse les valeurs homogènes du « nous ». Une fois le maximum d'homogénéité obtenue, l'explosion sociale est inévitable. **Toute religion, idéologie, nationalisme se dirigent inexorablement vers sa propre explosion sociale par efforts de ressemblance et de pensée commune uniforme.**

Est-ce bien cela le destin commun de tous les vivants : le mouvement entropique lui-même, c'est-à-dire l'explosion, la dilution de l'énergie, de l'information et de l'intelligence jusqu'au grand froid noir de la mort ?

C'est la moitié de ce que dit la science. Certes, une fois parti, le cosmos ne peut qu'exploser, enfler de façon accélérée, décharger son énergie et son information, tendre vers le froid, mais cela lui est impossible sans réaliser du même souffle le mouvement contraire (sur les planètes, la vie va à contre sens de l'entropie). Ainsi en est-il de toutes les forces sociales d'expansion, de conquête et de puissance, elles se dirigent vers la mort par le grand nombre, tout en convergeant vers des formes nouvelles de vie dans les petits nombres.

Une loi paraît générale : lorsque l'énergie se déploie, elle disperse aussi de l'information; cette information converge vers des centres de rencontre, se concentre, se complexifie. Il suffit d'un flux entropique constant (diffusion de l'énergie avec dispersion d'information), pour engendrer des convergences qui augmentent l'information à des endroits précis, petits, qui feront pourtant l'avenir.

Par exemple, une industrie qui diffuse énormément de chaleur, qui est très entropique, qui exploite les travailleurs sans utiliser leur intelligence finit par engendrer un mouvement de convergence qui augmentera l'intelligence dans un petit groupe marginal. C'est ce petit groupe qui réalisera le destin commun des vivants, alors que la grande entreprise ne sert que de diffuseur entropique. **La croissance, l'expansion, les grands nombres sont là pour engendrer les petits nombres de grande qualité qui forgent l'avenir.** La vie est née ainsi. Chaque espèce du vivant est née ainsi. Chaque « je » naît d'un « on » écrasant.

Converger serait notre destin. Converger ce n'est pas devenir homogène, au contraire, la complexité consiste dans la coordination d'éléments très diversifiés pour réaliser des fonctions communes.

La convergence demande :

- la diffusion en quantités égales dans le temps et dans l'espace d'une énergie de base ;
- la convergence des différences grâce à la tolérance;
- la capacité de se coordonner par renforcement des différences qui apprennent à se complémentariser.

Plantes et animaux ne sont pas assimilables à nous ou nous à eux. Ils ont leurs mystères. Et c'est ensemble que nous accomplirons notre destin.

Le destin de tous les vivants : la liberté créatrice à l'aventure de la beauté.

Le destin

D'entrée de jeu, je risque une définition du destin pour l'arracher à la fatalité.

Étymologiquement, destin signifie projet, le contraire de la fatalité; tout projet lutte contre le sort. Alors que le verbe destiner veut dire annoncer ce qui est déjà décidé, par exemple : J'annonce que cette jeune fille est destinée à cet homme par la décision des parents. Mais elle avait son projet, elle a désobéi et s'est enfuie. Elle a pris en main son destin contre le sort qu'on lui destinait.

En première approximation, **le destin d'un être conscient consiste à rompre avec sa destinée, pour assumer sa marge de liberté**. Le destin consiste à ne pas arriver à la destination prévue, à sortir du jeu, à ouvrir le jeu.

Pratiquement, toutes les traditions ont pour genèse : Un tel était destiné à... Mais cela ne s'est pas réalisé ainsi. Maintenant l'histoire est ouverte, le combat commence entre la liberté et le sort. Voyons ce qui arrivera...

Et ce qui arrive n'est jamais ce qui est prévu, car il n'y a pas la fatalité seule, il n'y a pas la liberté seule, mais un combat pour s'arracher constamment aux contraintes. Autrement, qui lirait l'histoire?

Élargissons l'idée.

Imaginons une grenouille dans une boîte fermée. La fermeture est absolue. Alors, dites-moi, que la grenouille meure ou qu'elle soit enfermée pour l'éternité, lequel est le plus cruel? Dans les deux cas, la grenouille est une chose décidée et non un sujet décidant.

Être une chose décidée n'est pas un problème tant qu'on est une chose. Être un sujet décidant n'est pas un problème tant qu'on n'est pas prisonnier. Mais sentir que l'on est un sujet décidant enfermé dans un système décidé, sans issue, demeure insupportable. Enfermer une conscience dans un monde déterminé constitue une trahison. Un sujet libre par conscience, mais enfermé par fatalité préfère inévitablement la mort à la vie éternelle.

Si une culture chante la liberté en enfermant les esprits, elle deviendra certainement suicidaire. C'est notre réalité actuelle : choisir la mort plutôt qu'une éternité d'enfermement.

D'ailleurs, où mène l'illusion de liberté? Imaginons une grenouille parfaitement libre dans un espace infini sans contrainte et sans conséquence. Elle s'agite dans un lieu où toutes les directions reviennent au même : l'égalité des effets dans

tous les choix esthétiques ou moraux. Tout est impitoyablement beau, également bon, complètement vrai. Cela produirait une telle dissolution de sa liberté, que la grenouille se viderait de tout désir, de toute motivation. En réalité, elle serait dans une position équivalente à l'enfermement.

Le destin suppose des limites, des conséquences, des contraintes, mais aussi des ouvertures, des risques et des aventures. Devant le destin, un seul savoir de départ : il y aura des faux pas et des apprentissages; des morts de toutes les espèces, mais jamais absolues; une grande part de contraintes, mais jamais absolues; une mer d'illusions, mais jamais l'absence totale de toute vérité.

Bref, l'absolu déterminé (la boîte absolument fermée) et l'absolu indéterminé (l'espace absolument ouvert) sont incompatibles avec l'existence du destin parce qu'ils sont, l'un comme l'autre, impropres à la liberté créatrice qui ne peut vivre que dans le combat contre le sort.

Cela ne suffit pas, le destin a aussi besoin de savoir. Les contraintes ne peuvent pas être un mystère absolu pour le sujet. La jeune fille destinée à tel homme par la volonté de ses parents doit avoir deviné qu'on complotait contre sa liberté, qu'on a même tout fait pour qu'elle se sente libre de prendre cet homme pour époux. Sinon, comment aurait-elle pu désobéir, lutter contre sa destination? Cette pré-science de la destinée permettant le destin, c'est la con-science : un « savoir » non-représentatif, intuitif. « Je devine », du verbe deviner (acte propre aux devins et au divin).

Pour partir vers son destin, il faut donc d'abord en être revenu. Il faut avoir goûté à la fatalité. Il faut qu'un mauvais goût de l'esclavage nous soit resté dans la bouche. Assumer son destin, ce n'est donc pas partir à l'aventure, c'est plutôt arriver sur terre et réaliser que la vie prisonnière et déterminée, je l'ai déjà vécue, et je n'en veux plus. La vie enfermée est derrière moi. Les deux types de vie enfermée : obéir comme les choses obéissent; n'avoir aucune contrainte comme on imagine que les dieux n'en ont pas, ces deux vies, la vie des choses et la vie des dieux, je les ai vécues, j'en suis revenu, j'arrive. J'arrive à moi après un sommeil, après deux rêves : le rêve du corps enchaîné comme une chose parmi les choses; le rêve de l'âme, libre et insouciant comme le vent, comme les dieux. En somme, j'arrive pour la vie, la vie toute crue, le combat de la liberté contre la fatalité.

Il y a un secret dans la vie elle-même : quand elle est pleine d'air, elle expire, quand elle est vide d'air, elle inspire. Le plein l'étouffe. Le vide la fait suffoquer. Ni pleine comme une chose ni vide comme une idée, la liberté tarade sa

maison de trous, elle fraie son chemin dans la contradiction. Il se pourrait donc que la vie soit son propre destin...

La double humiliation et la rupture

Dans la culture occidentale, l'être humain est humilié une première fois par l'idéologie religieuse et une deuxième fois par le scientisme.

- Par l'idéologie religieuse (entendez ici les trois monothéismes dans leur acceptation institutionnelle de systèmes doctrinaux fermés), l'être humain serait créé par Dieu, produit tel quel, objet et résultat de son Vouloir.
- Par le scientisme (entendez ici les sciences classiques, d'inspiration grecque, essentiellement mécanistes, en tant qu'elles se considèrent seules capables de vérité), l'être humain serait une simple conséquence aléatoire de la causalité physique.

Dans les deux cas, il est un résultat, une donnée, un objet, une créature. Il n'a rien fait pour exister. S'il y a une médaille à donner, elle est pour Dieu ou pour la Matière. L'être humain ne serait pas son propre sujet. Il est sans mérite. Il n'aurait pas été là le jour de sa conception, pour se donner une forme. Ce qui aurait existé avant lui n'aurait pas été lui. Soit que c'était Dieu créateur, un absolu capable de faire quelque chose de rien, soit que c'était la Matière, une chaîne de causalités sans sujet libre. À la question d'enfant : Où étais-je avant ma naissance? Scientisme et idéologie religieuse ne répondent pas à la question « Où » qu'ils considèrent invalide, ils répondent par : tu n'existais pas. Ce qui pour l'enfant n'a aucun sens, car il ne peut pas se représenter « je n'étais pas ». « Je » n'arrive pas à coexister avec sa propre négation.

La conscience arrive avec une sorte de conviction de sa durée. Être une donnée, être un objet créé par un autre (Dieu ou Matière) ne concerne pas seulement la naissance, mais décide de tout ce qui s'ensuit. Non seulement je ne serais pas la cause de moi-même, mais toute ma vie serait déterminée par un autre. Je serais « destiné » : ce qui veut dire « fixé », fixé comme un radeau sur une rivière. Tout le chemin est décidé par les éléments naturels ou la volonté divine.

Pour l'idéologie religieuse, si tu te soumetts, ta récompense ne consiste pas à être fier de toi, comme aux Jeux olympiques, mais à contempler Celui qui t'a sauvé! Pour le scientisme, ton obéissance est une simple loi physique, un fait incontestable.

Pour l'idéologie religieuse comme pour le scientisme, le destin reste similaire, il serait comparable à un radeau fixé à la rivière. Soit que le radeau dévale la pente avec une certaine indétermination due au hasard, soit qu'il la dévale avec un certain arbitraire décidé par Dieu, il aboutira tôt au tard à sa fin, finale pour le scientisme, initiale pour l'idéologie religieuse. Dans les deux cas, le destin n'est pas un destin, mais une destinée, la même pour tous les êtres. Pour le scientisme, la mort constitue la fin universelle. L'entropie serait la loi générale de l'énergie. Dès qu'il y a dépense d'énergie, c'est-à-dire transfert d'énergie, il y aurait perte d'information, perte de complexité, et donc finalement perte de vie, et cela est implacable et applicable à tout ce qui existe, la totalité du cosmos comprise.

Dans le cas de l'idéologie religieuse, on l'a peut-être oublié aujourd'hui, le destin est aussi commun. Tous les êtres sont appelés à la vie illimitée, même les animaux (seules les plantes auraient été sauvées de la déchéance, et c'est pourquoi elles vivent directement de la lumière). C'est le déraillement vers le mal qui a engendré la mort. Mais qu'est-ce que le mal? La désobéissance. Bref, pour vivre toujours et heureux, il faudrait mourir à soi-même, donner sa liberté. La mort de ma volonté, la mort de mon « je », serait nécessaire à ma vie éternelle.

Malgré cette étrange contradiction, le salut reste un salut total de tout le cosmos, de tous les êtres vivants, appelés à reprendre le chemin de l'harmonie, car seule l'harmonie est durable éternellement. Le salut serait terrestre. C'est toute la terre qu'il faudrait sauver, car il n'y a pas d'autres mondes. Je déterre ici l'eschatologie judéo-chrétienne. Mais pour tout sauver, il faut renoncer à « je », si bien que pour vivre, il faut mourir à sa propre existence, devenir l'Autre, devenir son Créateur, devenir son reflet, sa Volonté.

Religion et science prétendent toutes les deux à la vérité. La vérité elle-même serait une donnée ou un ensemble de données extérieures à l'être humain, elle serait à « découvrir » comme on découvre un trésor, comme une possession : le trésor est déjà là, on ne l'invente pas, on le sort de l'inconnu, on le possède. Dans ce contexte, dire d'une phrase qu'elle est subjective, inventive serait l'équivalent de dire qu'elle est illusoire.

Le « sujet » humain est humilié dans toutes les possibilités de sa dignité. Religion comme science sont toutes les deux sous le signe de la soumission. Dans le cas de l'idéologie religieuse, il s'agit de se soumettre à Dieu. Dans le cas du scientisme, il s'agit de se soumettre à une méthode. Dans les deux cas, la vérité est extérieure et essentiellement objective. Pourtant, la Bible reste

l'histoire d'une désobéissance, et donc d'une liberté, et cette liberté lutte contre le sort.

Une compréhension institutionnelle du Bouddhisme ne nous sort pas beaucoup de cette humiliation. Bien que dans le Bouddhisme, il n'y a pas de création, il y a tout de même séparation de l'Unité par l'individuation qu'entraîne la chute dans la Matière. Et il faudrait renoncer à « je » (souvent confondu avec l'égoïsme) pour retourner au tout, mourir à soi pour vivre en tout.

Dans tous ces cas, l'individualité, la personnalité, la subjectivité, la liberté créatrice seraient le résultat d'une sorte de « faute ». L'individuel serait incompatible avec l'harmonie du tout.

Il est peut-être banal de dire qu'une culture humilie l'individu pour s'assurer de sa puissance collective (assurée généralement par un tyran : Empereur, Dieu choisi par lui-même ou par élection, qu'importe). Mais dans ce cas, la première étape de notre destin ne serait-elle pas l'émancipation! Comme justement le propose la Genèse, lorsque Ève et Adam décident de sortir de l'état de créature décidée pour entrer dans l'état de sujet décidant.

Devenir son propre sujet

Tenir son existence d'un Autre (Dieu ou Matière) entraîne presque nécessairement une réaction d'émancipation (émanciper, sortir de la mainmise du père par son meurtre symbolique). Pourtant, en moi-même, au fond de mon intuition, cette solution m'apparaît indigne. Soit que je reste sous tutelle du « Père » ou de la « Matière » ou de « l'Unité primordiale », soit que je me révolte contre mes Tuteurs, dans les deux cas, je ne retrouve jamais ma dignité, car ma révolte est fondamentalement impuissante : Unité primordiale, Dieu ou Matière ne peuvent être abattus. Leur pouvoir est culturellement considéré irréversible et absolu. Au mieux, la supplication peut faire fléchir la volonté de Dieu, le scientisme peut éloigner la mort de quelques années, la méditation peut me refusionner à l'Unité (nirvana).

Bref, je dois me l'avouer à moi-même, « je » ne veux pas que notre destin commun soit une existence imposée se terminant dans le néant de mon être sujet. Je ne saurais que faire d'une éternité à contempler un Autre (ou un moi-même devenu universel et sans altérité). Je ne veux pas non plus appartenir à une mécanique qui me mènerait fatalement à mon anéantissement comme sujet. Et je ne veux pas d'une révolte impuissante qui ne trouve sa consolation

que dans la beauté du geste de rébellion. L'esthétisme de l'impuissance, je n'en veux pas.

Pour devenir sujet créateur et d'abord créateur de soi, et ainsi retrouver une dignité et une fierté compatibles avec un goût de vivre indéfiniment, je dois m'engendrer moi-même, me faire « moi », et non demeurer le produit d'un Autre. Et cet acte de me faire individuel ne doit pas être une faute, une chute dans la matière ou une chute dans la subjectivité.

Y a-t-il une issue à ma requête?

Je propose une piste, ou plutôt une expérience qui a déjà commencé, celle de prendre conscience que c'est moi qui me suis enchaîné et non pas un autre. En effet, l'idéologie religieuse et le scientisme ne sont justement pas des vérités étrangères à moi, bien au contraire, c'est moi, moi, l'être humain, individu par individu, mais dans une histoire collective qui les ai inventés culturellement pour me cadrer moi-même. Ce n'est pas moi qui suis né de mon concept de Dieu ou de mon concept de Matière, c'est l'inverse, c'est moi qui ai créé un concept de Dieu et de la Matière pour ruiner ma liberté.

Scientisme et idéologie religieuse ne sont justement pas des vérités-objets qui me déterminent, mais des produits culturels « inventés » par des individus originaux dans une histoire étrange et mystérieuse. Même Bouddha était une personne originale dans un contexte unique. Les « vérités » de religion comme les « vérités » de science sont elles-mêmes des formes de relations entre moi-sujet, nous autres ensemble, l'humanité, et l'avant-plan bien réel et toujours mystérieux de l'environnement concret (que l'on traite généralement d'arrière-plan). Relation à trois donc : je, nous, il.

Mais suivez-moi bien, il y a ici une subtilité décisive dans l'issue que je cherche à percer : pour me produire moi-même, il faut que j'existe d'abord, et même que j'existe du contraire, car naître du même n'est qu'une reproduction et non pas la production d'un sujet créateur (le « moi » véritable). De ce fait, seul un esclave peut se faire lui-même advenir sujet libre. À la question d'enfant : Où étais-je avant de naître? Une réponse possible : Tu étais un peu tout le monde, mais ensuite, tu as décidé de devenir toi.

Pour entreprendre un voyage, il faut d'abord être revenu d'un voyage. Cela suppose que le pouvoir créateur ne serait pas uniquement hors de moi (par exemple : dans la source créatrice du cosmos), mais en moi, et au même titre en moi que hors de moi. Je serais un concepteur conçu pour s'arracher à lui-même un « je ». Me faire « je » dans un foudroiement d'amour. Je serais fait pour être refait de moi, par moi, en moi, dans un éclair et pour un dialogue libre,

respectueux de moi et des autres dans un environnement qui nous respecte tous rigoureusement, nous les êtres imaginatifs et créateurs qui ne peuvent survivre librement que par notre force créatrice.

Ce début de réponse nous amène à la légende de Kaila dans la culture inuite. La Femme première que rien ne précède et qui est donc seule demande à Kaila, son âme-vide-comme-le-ciel, de peupler la terre, car sinon comment vouloir vivre! Chez l'Inuit, il n'y a pas de créateur préexistant. La Femme première est un fait. Elle est là. La preuve, c'est elle-même. C'est une terrible preuve, et même une épreuve, car elle s'éprouve infiniment seule. Elle peut dire : « Ce que j'éprouve et moi, c'est une seule et même réalité. »

Mais comment peut-elle éprouver la solitude? Si elle était réellement et définitivement seule, elle n'éprouverait pas la solitude. Elle l'éprouve parce qu'il y a toutes les choses en dehors d'elle et un désir en elle, mais ce ne sont pas encore des « je », ce sont encore simplement des « ils » : glace, neige, roches, lichen, chicots d'arbre, animaux étranges, etc.

Kaila, l'âme-vide-comme-le-ciel de la Femme première, l'envoie creuser un trou dans la banquise pour y pêcher. Comme il n'y a pas d'autres sujets autour d'elle, c'est en elle qu'elle trouve la voix qui la guide. La voix intérieure ne peut pas être ressentie autrement que comme une cavité vide, à l'image du Ciel qui reste silencieux et en apparence indifférent. Sa voix intérieure qui, elle, ne reste pas indifférente, ne lui dit pas : « Crée », elle lui dit plutôt : « Creuse un trou dans la banquise pour y pêcher ». Autrement dit, tout est là, mais il faut maintenant que tu attrapes les « choses » une par une pour transformer ces « ils » en « tu » (« tu » n'a pas de pluriel, « tu » est arraché du pluriel).

La Femme première va sortir du trou chacun des animaux.

Le caribou est le dernier. Alors, Kaila, son âme-vide-comme-le-ciel, lui dit qu'il est son plus beau cadeau, car il nourrira le peuple et fera sa joie. Comment peut-elle dire : « Il nourrira le peuple » puisque la Femme première est seule. C'est que le peuple n'est pas encore un ensemble de « tu ». Il faut d'abord qu'il soit nourri. Et c'est la tâche de la Femme première de nourrir le peuple, un par un. Acte d'amour pour donner naissance à chacun à l'intérieur de soi-même, et cela engendre le goût de vivre.

En d'autres termes, toi sujet, tu te découvres dans ton désir de sortir de ta solitude. C'est un acte de naissance en tant que sujet. Alors tu vas vers la nature, tu « découvres » chacun des animaux, un par un. Dans une relation de pêcheur-chasseur, tu les vois comme des réponses individualisées aux besoins des

« autres », les individus qui ont faim autour de toi et qui sont le « peuple ». Et c'est en allant les nourrir qu'« ils » deviennent, un par un, des « tu ».

À remarquer que l'animal pêché, chassé n'est pas un objet, cela n'existe pas chez les Inuits. Chasser, c'est reconnaître l'âme de l'animal et lui demander s'il veut habiter dans un « tu » pour un temps afin que ce « tu » absorbe sa puissance, ses vertus, son esprit.

La femme première se produit elle-même en 7 temps :

1. Elle ressent son propre désir de relation, en prend acte, et décide de passer à l'action.
2. Elle découvre en elle-même un « tu », Kaila. Une résonnance s'amplifie entre le vide de son âme (Kaila) et le manque de l'autre (la solitude, c'est-à-dire le désir d'aimer).
3. Elle passe par la parole. Elle demande à son âme de lui dire quelque chose. Son âme se présente comme sujet et parle, lui donne un conseil. La première relation entre deux sujets est donc interne « Moi désirant » et « Moi répondant ».
4. Elle obéit à sa voix intérieure, qui est elle-même, mais en plus profond. Ce n'est pas une obéissance à un autre. Elle passe de la parole à l'acte par fidélité à soi.
5. Elle découvre l'individualité des animaux. Cette découverte est une sorte de création, en réalité, une transformation. Par la pêche et la chasse, elle fait l'expérience de « l'autre » en tant que vertu (dans le sens de puissance propre) qu'elle peut assimiler.
6. Apportant aux personnes qui l'entourent une réponse à leur faim, en leur permettant de prendre la vertu des animaux, elle les découvre en tant que « tu » particuliers.
7. C'est ainsi qu'elle se découvre non seulement comme celle qui « crée » les animaux comme vertus, mais qui « crée » les autres « tu », son peuple, comme des êtres dont « je » suis responsable. Créer signifie ici transformer les objets, ce qui est donné, en sujets.

Il me semble qu'il y a là une manière de fonder la dignité humaine.

La rupture

Dans nos traditions, religion et science naissent d'une rupture. Il y a le créateur sur un côté et le créé sur l'autre, le sujet qui étudie l'objet, l'objet qui détermine le sujet, l'un est déterminant, l'autre est déterminé. Cette rupture de réciprocité entraîne un terrible paradoxe, celui de la subordination. Religion comme

science sont des formes de subordination : Quelque chose d'objectif (Dieu ou Matière) existerait indépendamment de la pensée et de la culture, et cela subordonnerait l'être humain qui devient alors une chose qui subit un sort. Le sujet n'est plus qu'une illusion de liberté.

Le sujet connaît l'objet qui le détermine, un peu comme un prisonnier qui se réveillerait dans un cachot et découvrirait peu à peu, et dans le détail, tout ce qui l'emprisonne. Le pire des scénarios : se savoir pris. Voici le cerveau qui me détermine. Voici les gènes qui décident de moi. Voici l'inconscient qui me fait agir... Le XIXe et le XXe siècle nous ont donné la connaissance des mécanismes et des programmes qui nous tiennent par la gorge. En contrepoids, le sentiment d'une liberté arrogante consacrée à briser les tabous du passé pour oublier la détermination des atomes.

Certaines philosophies ont voulu surmonter ce paradoxe. Mais sans le résoudre complètement. Le sujet humain serait condamné au monde des phénomènes, au monde des représentations qu'il projette sur les choses. Il existerait des choses qui ne seraient jamais connues, et qui pourtant décideraient de la vie ou de la mort de l'être humain. L'être humain serait un familier dans son monde de représentations, un voyageur mental, mais un étranger dans le monde réel.

Les connaissances seraient des pensées, des concepts, des manières de voir, mais la réalité nous échapperait, parce qu'elle ne serait pas, elle, de la pensée, elle serait d'une autre nature que la pensée, elle serait objective, alors que nos pensées seraient subjectives. Nous serions enfermés dans nos pensées qui seraient des sortes d'abstractions inventées par nous, sujets, alors que la réalité serait d'une nature étrangère à la pensée, la réalité serait de la non-pensée, des choses, de la matière, une sorte de machine.

Seul un courant marginal a osé la solution suivante : pourquoi le réel ne serait-il pas lui-même de la pensée? Après tout, il se comporte comme de la pensée cohérente et même extrêmement cohérente, c'est peut-être même à cause de cette parfaite cohérence que nous imaginons que c'est autre chose que de la pensée, car chez nous la pensée est évanescence, floue, inconsistante. La matière, on sait aujourd'hui que c'est de l'énergie, et on sait que de l'énergie, c'est essentiellement de l'échange d'informations. Alors quelle est la différence entre de l'échange d'informations et de la pensée? Le cosmos ne serait-il pas de la pensée, mais des milliards de fois plus cohérente que la nôtre? Le visible, le palpable seraient l'ensemble des rapports entre les pensées particulières et la pensée du monde. Ce que nous appelons matière serait un rapport cohérent, constant et stable, une autorésonance dans la pensée elle-même, de la pensée condensée par une puissance de réflexion sur soi, de la mathématique réfléchie.

La mémoire se manifesterait par la persistance des informations se reproduisant d'un instant à l'autre...

On pourrait dire la même chose autrement : la réalité serait de la logique pure, des mathématiques de très haut niveau, une pensée créatrice d'une génialité extrême dans une évolution de rapports à soi à travers des alter ego grâce à une mémoire presque parfaite. Elle aurait trouvé le moyen de sortir de sa solitude en engendrant de l'altérité en elle-même, en produisant des petits penseurs (la plante, l'animal et nous) capables d'une pensée vague, rarement réfléchie, des petites pensées vivantes et vibrantes qui doivent s'arracher à leurs pensées primaires pour apprendre à penser vraiment, pour avancer en esprit et mieux comprendre le monde dans lequel ils sont plongés. Et cela est possible puisque le monde lui-même est de la pensée, de la pensée à très haut niveau. La Pensée première aurait trouvé le moyen de produire des pensées secondaires. Ensuite le dialogue, la participation devient l'aventure du monde.

La légende de Kaila, version occidentale. Nous y reviendrons.

La tradition occidentale

Lorsqu'on lit la première genèse (chapitre premier de la Genèse), on constate que Dieu reste impersonnel jusqu'à ce qu'il engendre l'être humain femelle et mâle. Il devient « je » en s'adressant à eux en ces termes : « Voici, je vous donne toute l'herbe qui porte sa semence sur toute la surface de la Terre; ce sera votre nourriture. À toute bête de la terre, à tout oiseau du ciel, à tout ce qui remue sur terre et qui a souffle de vie, je donne pour nourriture toute l'herbe mûrissante. » C'est sa première parole en tant que « Je ». Avant, « il » parlait, et sa parole produisait des êtres selon ce qu'il disait, comme si les êtres créés étaient de la parole condensée, de la vibration qui se maintient par réflexion sur soi.

Mais ce n'est pas la première parole qu'il a dite à l'être humain. Avant cela, il lui avait parlé à l'impératif : « Soyez féconds et prolifiques. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toutes bêtes qui remuent sur terre. » Mais d'autres traductions n'utilisent pas le terme « soumettez », mais plutôt « dominez sur » comme dans l'expression « au-dessus de la montagne, mon regard domine sur la plaine », c'est-à-dire prenez de la hauteur, regardez, voyez tout ce qui vit au-delà de vous-même. Ce qui implique une responsabilité.

Cette ambigüité entre « soumettez » et « dominez sur » n'est pas insignifiante. D'une part, lorsque Dieu parle en tant que « Je », il dit : « Voici, je vous donne l'herbe pour nourriture... À toutes bêtes, je donne l'herbe pour nourriture... » Ici, il y a une sorte d'égalité entre l'être humain et les animaux, les deux sont

herbivores. Les carnivores arriveront après la faute. Nous sommes dans un rapport égalitaire avec tous les vivants. Mais en tant que « Il », Dieu paraît se contredire et demande à l'homme de « soumettre », d'assujettir (selon la traduction de Chouraqui) à moins que la bonne traduction soit « dominer sur », ce qui sauverait Dieu de la contradiction.

La Bible des Septante traduit justement l'idée principale par l'expression « dominez sur elle (la terre) », mais ajoute : « soyez maître des animaux ». Dans la tradition, cet ajout, « soyez maître des animaux », a été interprété : « soyez maître de vous-même, de vos pulsions animales. » L'être humain n'ayant pas été engendré « espèce », mais « image » de Dieu, il serait doué de pulsions, mais il ne posséderait pas ce que l'on appellerait aujourd'hui un « programme instinctuel ». En somme, il serait libre dans le sens qu'il ne serait pas déterminé par un programme instinctuel (une mémoire reproduisant des comportements stéréotypés), si bien qu'il ne pourrait pas se fier à ses instincts : ou bien il devient mieux qu'un animal, ou bien il devient pire, mais il ne peut pas se retrancher vers un programme instinctuel. Il est forcé à la pensée. Telle est l'interprétation des Septante, la Bible et la Tradition que commentaient les disciples de Jésus et Jésus lui-même, et qui guide encore l'Église orthodoxe et la plupart des traductions de l'Ancien Testament.

L'autre élément particulier à cette tradition, c'est que l'être humain est engendré non pas homme et femme, mais mâle et femelle, ce qui signifie qu'il y a des désirs sexuels, des attirances, mais pas de détermination de genre (homme et femme) qui, elles, viennent après, avec la culture. Encore là une liberté particulière de se penser soi-même, de se décider soi-même.

Mais lorsque Dieu utilise pour la première fois « tu », nous sommes déjà dans la deuxième genèse (Chapitre 2), il s'adresse à l'homme mâle (Adam) en ces termes : « Tu pourras manger de tout arbre du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur, car, du jour où tu en mangeras, tu devras mourir. » Ensuite, au chapitre 3, étrangement Satan s'adresse non pas à l'homme, mais à la femme : « Vraiment! Dieu vous a dit : Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin... Non, vous ne mourrez pas si vous mangez de l'arbre de la connaissance... Vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance du bonheur et du malheur. »

Pour Satan, la perte de la naïveté, l'acquisition de la conscience est un interdit à transgresser. Or, si Dieu avait dit à l'homme de « dominer sur » et non pas de « soumettre », il aurait été d'accord avec Satan, car « dominer sur », c'est bien l'affaire de la conscience qui voit toute chose à une certaine hauteur où elle peut les juger bonnes ou mauvaises, heureuses ou malheureuses. À remarquer que

dans les traductions « bien ou mal », « bonheur ou malheur » s'équivalent. Le mal est ce qui mène au malheur, le bien est ce qui mène au bonheur. Une tautologie.

L'ambivalence à propos des verbes « soumettre » (un appel à la volonté) ou « dominer sur » (un appel à la conscience) est sans doute plus fondamentale qu'un simple problème de traduction. Et cela d'autant que lorsque Satan devient « je », nous sommes dans un tout autre contexte, il rencontre Jésus pour le tenter. Il lui dit : « Je te donnerai ce pouvoir (celui de soumettre) avec la gloire de ces royaumes, parce que c'est à moi qu'il a été remis et que je le donne à qui je veux. Toi donc, si tu m'adores (te soumetts à moi), tu l'auras tout entier (ce pouvoir de soumettre). »

Ici, il ne fait plus de doute, Satan est propriétaire, ou se perçoit comme tel, et il donne sa propriété à qui se soumet à lui. Pour avoir le pouvoir de soumettre les animaux ou les autres êtres humains, tu dois d'abord te soumettre à moi. Le langage de Satan est ici très similaire à celui du Dieu de la genèse qui donne à l'homme tout ce qui vit sur terre pour le soumettre (ou pour dominer sur) en se soumettant à sa volonté (ne mange pas de l'arbre...). La différence est que Dieu ne demanderait pas une soumission illimitée, il demanderait simplement de conserver une naïveté primitive vis-à-vis du bien et du mal, du bonheur ou du malheur, alors que Satan exige la subordination totale dans un acte de conscience libre (après avoir mangé de l'arbre de la connaissance).

Mais se soumettre, n'est-ce pas tuer le « je » naissant! Bref, il faudrait que le « je » ne soit plus là pour posséder ce monde et le maîtriser. Posséder exigerait d'être possédé, et donc d'être dépossédé de soi. À l'inverse, il faudrait que le « je » soit vraiment tout là pour « dominer sur », assumer une conscience responsable vis-à-vis du bonheur et du malheur de tout ce qui vit, et c'est cette conscience éveillée qui donnerait à l'homme la souffrance et la mort.

En somme l'ambiguïté biblique sur la notion de « soumission à une volonté autre » ou de « responsabilité d'une conscience vis-à-vis de l'autre », n'est pas un problème de traduction, elle est le « problème » de notre culture, son nœud gordien.

Le mal peut être vu de deux façons totalement contradictoires :

- Le mal serait la désobéissance à la volonté divine (incarnée par un tyran ou un autre), c'est la vision habituelle. Mais alors il faut que le « je » meure pour vivre en « harmonie » avec les autres grâce à l'obéissance. C'est au fond la thèse classique du contrat social où l'homme est vu

comme un loup pour lui-même, alors il doit abandonner un peu ou beaucoup de sa liberté pour vivre en société.

- Le mal serait la soumission elle-même, le refus de l'émancipation nécessaire à la naissance de la conscience. Je suis appelé à assumer mon destin de « voir en surplomb » et de porter la responsabilité que cela me donne. Alors, il faut que le « je » naisse pour vivre en harmonie grâce à la fidélité à soi. Ici, l'être humain est vu positivement. S'il devient lui-même, il est bon pour lui-même et l'harmonie vient d'un accès à la liberté responsable et non pas de son amputation.

Même dans les Évangiles, l'ambiguïté reste, du moins à première vue. Par moments, on voit la vie de Jésus comme une émancipation vis-à-vis des lois, des conventions, des mœurs, et une affirmation de son égalité avec Dieu. Par moments, on voit Jésus en état apparent de soumission à la volonté du Père. La solution de la tradition théologique, c'est que le Père est le « je » véritable de Jésus. Une assez bonne solution, car elle suppose que la conscience du « je » implique la « vision responsable sur l'autre ». Il y a passage de la dictature de l'égoïsme à la liberté responsable.

Cependant, bien que Jésus s'affirme lui-même fils de l'homme et donc égal à tous les êtres humains, et de ce fait, son expérience serait commune à tous les êtres humains, la tradition de l'Église est restée centrée sur l'idée que Jésus serait le fils unique de Dieu. Et cela suppose la subordination de Jésus au Père et de l'homme à Jésus. Dans les faits, dans l'histoire, l'Église comme institution ne s'est pas particulièrement montrée bonne monitrice d'émancipation!

Bref en Occident, le mal est défini soit comme la désobéissance émancipatrice, soit comme l'obéissance aveugle, les deux en même temps, se chevauchant constamment. En réalité, à cet égard, il n'y a pas une tradition judéo-chrétienne, mais deux :

- la tradition institutionnelle des systèmes fermés : obéis.
- la tradition prophétique-mystique : sois fidèle à toi-même.

On sait comment ces deux traditions se sont fracassées en guerres continues, combien de personnes ont été pourchassées, brûlées, torturées, dans ces guerres! Mais ce n'était pas des guerres, car il n'y avait pas de symétrie, c'est toujours la tradition institutionnelle qui tuait, jamais le « je », car pour tuer, il faut que le « je » soit mort. Il n'y a pas de guerre sans obéissance aveugle. Il n'y a pas de résistance à la guerre, sans fidélité à soi. L'émancipation est forcément un mouvement de résistance pacifique, sinon, elle se contredirait elle-même, on ne peut pas forcer la liberté. Ceux qui ont un discours du genre : « Nous

venons vous libérer », et qui utilisent les armes, appartiennent à un système fermé et viennent pour remplacer un tyran par un autre tyran, pas pour favoriser l'émancipation des « je ». L'essence de l'émancipation, c'est le « je » lui-même.

Dans la tradition prophétique-mystique, le mal est essentiellement la résignation du « je », sa reddition, son abdication au « tyran » qui demande la soumission, et cela même si on appelle ce tyran « Dieu ». Pour que le mal soit, le « je » ne doit pas être. Le mal serait l'action des « impersonnes » qui n'ont pas assumé leur destin consistant à devenir des « je ». Quand le mal se produit, c'est que le « je » n'est plus là pour l'empêcher. Tous les crimes viendraient d'être irresponsables, infantiles, obéissants qui tentent d'assujettir les autres à leur propre démission vis-à-vis d'eux-mêmes.

Dans cette direction, le destin d'Adam et Ève n'était pas de rester au paradis. La sortie du paradis ne serait pas une faute, mais un saut de conscience, la naissance d'un « je », le destin contre la destinée. C'est pourquoi Dieu a dit : « Le jour où tu en mangeras, tu mourras. » Une prophétie plutôt qu'un interdit. Mais peut-être surtout un appel, car l'être humain a pour essence ce choix : devenir ou ne pas devenir. C'est pourquoi il n'est pas créé, mais engendré à l'image de Dieu. Dieu n'est justement pas une créature, il est celui qui se produit lui-même, en lui-même, par lui-même, librement, il est la pensée pure. L'être humain n'est pas exactement cela, car il commence par une condition d'existence hybride : à demi conscient entre des pulsions non organisées et un accès facultatif, mais déterminant, à la conscience.

Si tel est le cas, rester mortel n'est pas une fatalité, mais une abdication du « je ». C'est la conscience claire de sa mortalité qui conduirait le « je » à se donner une substance et une consistance « in-tuables ». En arrivant au regard en surplomb de la conscience, on arrive à un moment de responsabilité, on devient aussi conscient du bonheur et du malheur.

La mort cesse d'être vue comme une « vérité objective ». Si quelque chose n'est pas « objectif » c'est bien la mort. Oui, elle est une certitude impersonnelle (c'est toujours la mort de l'autre à laquelle nous assistons), et même une certitude qui définit très bien ce qu'est l'impersonnel. « Il était une personne et se manifestait telle, mais le voici inerte, sans choix, il ne manifeste plus sa personne. » On peut écrire cette dernière phrase au « il », mais au « tu », elle est insupportable, et au « je », elle n'a plus aucun sens. Personne ne peut connaître sa mort objectivement. C'est la mort des autres qui serait objective, à condition qu'ils soient redevenus des « ils », qu'ils ne soient plus des « tu ». On ne peut pas dire : « Tu es mort », on dit simplement, « il est mort ».

Cependant, ma mort n'est connaissable que par le « Je ». Et cette mort-là est sans doute la plus grande certitude à propos de la plus grande incertitude, l'incertitude de la conscience vis-à-vis d'elle-même. Et cette incertitude nous ramène au statut étrange du « je ».

Pour être, le « je » doit renoncer à toute subordination, à tout laisser-aller dans l'obéissance, et même dans l'obéissance mielleuse de la publicité et du conditionnement. Et dans ce cas, il amorce sa responsabilité vis-à-vis de lui-même et des autres. C'est en transformant les « ils » en « tu » qu'il s'émancipe. Il peut même arriver alors à se percevoir « substance de l'être » : l'être serait de la conscience qui pense de façon cohérente. Alors il apprend à faire confiance en l'amour, car l'amour fait de l'être, il fait de la relation une substance (à l'image de l'amour humain qui fait l'enfant).

Dès qu'il y a un « objet », il y a subordination, car le propre de l'objet, c'est de placer le sujet du côté abstrait. Par exemple, tant que l'univers est conçu comme une matière (l'étranger de la pensée), il détermine les « je », et ceux-ci n'ont pas grand-chose à dire quant à leur vie et à leur mort. Bref, dès qu'il y a un dualisme du genre Matière-Esprit, l'esprit n'est plus qu'une vapeur qui se débat pour sa propre existence.

Le domaine du « je » et la mort

Mais alors, quel est le domaine du « je »? Pour une certaine vision du scientisme, son domaine est l'illusion. Le « je » est une simple abstraction, il n'a ni réalité ni substance, il n'est ni matière ni forme. Pour faire de la science, il faut remplacer le « je » par le « il » (tous ceux qui feraient la même expérience arriveraient aux mêmes mesures), sinon, ce n'est pas de la science, si l'expérience n'est valide que pour moi, elle n'est qu'une illusion. C'est à cette vision qu'on nous demande de nous soumettre. Une grande partie de l'éducation est orientée vers cet acte de foi.

Pourtant, l'expérience du sujet pur est sans doute la plus universelle des expériences et elle est au fondement même des sciences. Nous entendons ici par sujet pur, l'ensemble des expériences possibles les plus solitaires, les plus intérieures, les plus simplement et rigoureusement « mentales », c'est-à-dire qui ne peuvent être vérifiées que par expérience mentale (sans référence à un objet). Et pourtant, lorsque ces expériences strictement mentales, vécues dans un sujet dépouillé, sont partagées, les « je » les reconnaissent comme « apodictiques », c'est-à-dire comme des évidences nécessaires. Les mathématiques et la logique font partie de cet ensemble d'expériences du sujet pur.

Les mathématiques se développent en elles-mêmes par elles-mêmes sans objet ni même un espace-temps défini d'avance. Elles sont « abstraites » de tous les objets. Et pourtant, lorsqu'un théorème est découvert, il est reconnu comme la chose la plus « objective » et la plus incontestable du monde. Les sciences « pures » sont dites « pures » justement parce qu'elles reposent principalement sur les mathématiques qui elles-mêmes reposent sur une logique qui elle-même repose sur une métalogue ou si vous voulez une métaphysique (étude de ce qui fait qu'une pensée possède une cohérence interne).

On voit bien que le mot « sujet » recouvre trois sens très différents :

- Ce qui est unique chez une personne, ce qui fait que son expérience est singulière, qu'elle ne peut pas être partagée complètement. On dira : « C'est ton sentiment, c'est ta vérité. Je ne peux pas la contester. Elle est à toi. Mais je ne ressens pas les choses de la même façon. » Le « je » est ici le contreponds à l'universel, il est une singularité qui place « je » en position d'étalon pour lui-même. C'est le « je » solitaire, intime et pour ainsi dire inaccessible à l'autre et inaccessible à lui-même dans son entièreté.
- L'éveil de la conscience qui fait que « je » vois en surplomb avec un sentiment de responsabilité. Si dans ce que je vois, je découvre un malheur, je me sens en devoir de faire quelque chose. Moi-même, je fais partie de ce que je vois en surplomb. Ce « je » naît par émancipation, il ne peut se soumettre à la volonté d'autrui qu'en disparaissant¹. Ce « je », conscience éveillée, est facultatif, il apparaît par évolution, il se développe par des choix de fidélité. Il est ce qui, dans l'être humain, peut échapper aux déterminismes physiques ou culturels. Il peut contester les valeurs sociales les plus courantes. C'est le « je » libre et responsable.
- L'entendement pur qui est la source de la logique et des mathématiques et qui justement les fonde l'une et l'autre. Ici on parle de sujet dans le sens où il faut éliminer toute référence aux objets concrets pour le découvrir, il faut aller à la source de l'entendement pur, donc à l'intérieur de sa propre pensée. On trouve là un entendement qui peut par théorie s'appliquer à n'importe quel cosmos, qui regarde le monde autour de lui comme un cosmos possible. Ce « je » a l'impression d'occuper la place du « créateur » qui examine tous les mondes qui pourraient être pensables avec la conviction que si cela est pensable cela peut être réel, et

¹ À remarquer que le fait de s'inspirer de quelqu'un que l'on juge soi-même meilleur que soi dans un domaine ne constitue pas une soumission, mais un acte de fidélité à son intuition.

plus c'est rigoureusement pensable, logique, mathématique, plus c'est probablement réel. C'est le « je » universel.

C'est cette troisième expérience du sujet qui faisait dire à Einstein à propos de la théorie de la relativité : « La loi de la relativité générale est vraie parce que Dieu ne pouvait pas penser autrement. » Bref aucune pensée qui se serait disciplinée dans la direction de la plus grande pureté logique et mathématique ne pourrait arriver à un autre résultat que celui auquel est arrivé Einstein par rapport à la conception de l'espace-temps-énergie (du moins pour le moment, car l'entendement pur évolue).

Ici, tous les « je » se rejoignent dans la mesure où ils sont purement « je ». L'expérience mentale est alors « objective » (il faudrait dire universelle) parce que dépouillée d'objets et dépouillée des sentiments propres au « sujet unique ». Parce que l'expérience purement mentale est sans objet, elle est applicable à tout objet. Elle est dépouillée de certaines émotions, mais pas de toutes. Le sentiment de découvrir une loi mathématique ou une loi de la physique procure un grand plaisir, une sorte de sentiment d'approcher de la vérité, d'approcher de quelque chose de solide et de reconnaissable par tous. Mais les émotions qui seraient propres au « sujet unique » doivent être mises en veilleuses pour arriver à cette « objectivité » logique du sujet universel.

Ce sont là trois conceptions très différentes du sujet, du « je ». Mais ne s'agirait-il pas plutôt de trois rayonnements d'une même réalité?

Sans doute que l'on peut être génie en mathématique sans avoir atteint un degré élevé d'émancipation du « je libre et responsable », mais tout de même! Il faut avoir pris une grande distance par rapport aux idées reçues pour arriver à ce type d'entendement pur. Et dans beaucoup de cas, les génies de l'entendement pur se sont montrés très originaux (des « je » uniques). Le lien est probablement très souple et très libre entre les différents rayonnements du « je », mais le « je » n'est sans doute pas complètement fragmentable. Un tronc commun est perceptible à sa base.

On sait que l'intelligence, elle aussi, rayonne de nombreuses manières : une personne peut être très perspicace dans un type d'application de l'intelligence et très peu dans un autre. Il y a tout de même un rattachement commun qui permet une définition globale et pratique de l'intelligence : l'intelligence se caractériserait par la capacité à trouver des solutions là où la connaissance ne suffirait pas (définition de Piaget), et ce, en modifiant le cadre et les buts implicites dans la formulation du problème. Bref, l'intelligence serait la capacité

de changer l'appris afin de voir autrement les données et d'explorer ainsi des sentiers nouveaux.

De même, les dimensions du « je » peuvent sans doute se développer de façon non symétrique, une dimension se développant de façon monstrueuse par rapport à une autre, car rien ne favorise le développement équilibré dans notre société, cependant, il reste que le propre du « je » consiste à apporter des « nouveautés » (par découvertes ou par inventions, par changements de perspective), dans n'importe quel domaine, des « nouveautés » dont le propre sera d'être reconnu positivement par les autres « je », mais négativement par les « on » (l'impersonnalité collective). Le propre du « je », c'est la tension sociale entre la perspective propre à ouvrir un avenir et les idées reçues qui bloquent justement cet avenir. Le « je » est la petite sauterelle capable de bondir au-dessus des raidissements de la mémoire collective. Bref, le « je » est le destin de la conscience.

Pour les « on », les « nouveautés » engendrées par le « je » ne seront pas perçues comme des « nouveautés positives », mais comme des « étrangetés », voire des « dangers », des « ennemis ». Ici, je parle de « nouveautés » non pas qu'il s'agisse forcément de quelque chose qui n'était pas là avant, ou de quelque chose qui n'est pas là dans le réel, presque toujours, il s'agit d'une simple découverte ou redécouverte, d'un regard oublié, mais il s'agit toujours d'un point de vue qui change tout... Parfois, ce point de vue est exprimé dans une logique d'enfant, il est d'une simplicité désarmante.

Le propre de ces « nouveautés », c'est qu'elles sont reconnues par les autres « je », mais sont indifférentes ou même répulsives chez ceux dont le « je » n'est pas vraiment né. Ce sont des « éclairs » qui traversent la conscience, qui sont reconnus comme tels par la conscience, mais que toutes les forces de domination et de subordination perçoivent comme ennemis. Ce sont des appels à la liberté responsable qui cherchent à déverrouiller les consciences assujetties.

Bref, fondamentalement le « je » serait quelque chose qui se découvre lui-même en découvrant et qui se crée lui-même en créant. Créer ne veut évidemment pas dire faire sortir quelque chose de rien. Il s'agit plus généralement d'introduire dans la chaîne des déterminations des découvertes ou des redécouvertes plus ou moins originales et pourtant universellement reconnaissables par les autres « je ».

Pour la psychanalyse, l'accouchement du « je » et son développement se réalisent par la parole et, plus précisément, dans un dialogue : par la parole

sincère, par la confiance dans un climat de confiance, par l'élucidation de ce qui n'est pas encore conscient, mais le devient en s'exprimant et en s'affirmant. La parole n'est vraie que si elle est reliée à l'action. Sinon, elle n'est que du vent. Le passage à l'acte est fondamental et il suppose un troisième acteur, c'est pourquoi il s'agit d'un dialogue. Le troisième acteur, c'est la réalité elle-même qui se présente d'abord sous la forme d'un « il » impersonnel qui résiste au « je ».

À partir d'ici, seuls certains courants de pensée se détacheront et diront que la psychanalyse se termine lorsque le réel lui-même est devenu un « je », c'est-à-dire lorsque tout a une âme, même le tout. Car tant que l'angoisse est partagée entre des sujets qui sont tous assujettis à un monde impersonnel totalement déterminant pour la vie et la mort, les « je » ne naissent que pour se savoir condamnés, ils ne s'affirment que pour se savoir subordonnés et impuissants devant un destin défini par la « nature », par la mécanique cosmique. Ce serait une solidarité d'âmes foutues.

Le dialogue

Cependant, comment la nature, le monde dans lequel nous sommes peut-il devenir un sujet? Plus généralement, comment peut-on faire l'expérience que nous sommes plongés à l'intérieur d'un sujet décisif pour nous, et qui pourtant nous propose la liberté? Car c'est alors que la lucidité peut conduire à la joie, je veux dire à la transmutation de l'angoisse en joie, comme l'enfant qui, s'éveillant, se perçoit infiniment seul et condamné, puis criant vers sa mère, soudain reçoit une réponse : un « je », le « je » de sa mère qui enveloppe sa vie.

Plus globalement, si le « je » naît mais reste coincé dans une réalité vis-à-vis de laquelle il est totalement impuissant, incapable de dialogue, incapable de prendre confiance, sa naissance est une condamnation et on ne peut plus parler de destin commun, parce qu'il n'y a pas de destin commun entre les « je » éphémères et le « il » cosmique auquel nous serions totalement subordonnés, condamnés.

Il ne s'agit pas ici d'établir la différence entre l'athée et le croyant, car croire à un Dieu qui subordonne d'office sa créature ou croire à un mécanisme qui subordonne d'office toutes créatures, dans les deux cas, le « je » ne serait qu'un moment d'angoisse avant la mort. Un paradis de soumission équivaut à la mort du « je ». Athée et croyant sont ici d'accord : le destin du « je » consiste à ne pas avoir d'avenir en tant que « je ».

Ce qu'il faut découvrir n'est pas de ce côté-là. Un passage doit s'ouvrir entre un « il » fatal et un « je » qui assume sa liberté par un coup de force.

L'autre élément qu'il faut absolument différencier, c'est :

l'espérance qu'apporte l'expérience de la rencontre d'un « je » cosmique et le déni de la mort qu'amène la subordination à un « dieu » ou à un « mécanisme » universel.

La différence est radicale entre la découverte du « je » qui serait au fondement de tout et libérateur de tout, et la croyance en un « il » fatal (qu'il soit divin ou matériel). La soumission entraîne un sentiment de certitude et, par lui, un déni de la mort : la personne peut se faire exploser pour « Dieu » ou pour « l'État ». Le déni de la mort va de pair avec le fanatisme qui lui-même ne peut exister que sur un fond cosmique auquel nous serions tous subordonnés. Le déni de la mort n'est pas la confiance qu'apporte l'expérience d'un « je » découvert dans le tréfonds du réel.

- Dans le déni de la mort propre aux fanatiques, il n'y a pas de dialogue possible entre le « je » humain et le « il » cosmique, car il y a subordination. Quand il y a subordination, le « je » subordonné meurt, et le « je » subordonneur meurt aussi, car il n'y a pas de réel dialogue.
- Dans l'expérience d'une rencontre entre le « je » humain et le « je » cosmique, le triologue s'établit et il permet le développement de tous les « je ». C'est à ce niveau que les trois « je » se découvrent un destin commun : créer ensemble leur être propre.

La découverte de notre destin commun repose sur le triologue entre :

- le « je » dans ses trois rayonnements du « je » original, du « je » libre et responsable et du « je » de l'entendement pur;
- le « tu » (« je » autre) à qui je peux faire confiance pour mes confidences les plus intimes ou les plus universelles;
- le « je » qui vit au tréfonds du « il » cosmique. Entendons par « il » cosmique, la réalité qui nous apparaît contraignante et décisive pour ce qui est de notre vie et de notre mort, mais qui ne nous appelle pas à la subordination, mais à la participation. Et c'est dans la mesure où ce « il » m'appelle à la participation plutôt qu'à la soumission qu'il devient un « je ».

Maître Eckhart

Maître Eckhart dit :

Il y a quelque chose dans l'âme qui dépasse l'essence créée, quelque chose à quoi rien de créé n'ose toucher, quelque chose où il n'y a rien. L'ange lui-même ne l'a pas, lui qui possède pourtant une nature pure et rayonnante. C'est une parenté d'espèce divine, une Unité en soi-même sans rapport ni lien avec quoi que ce soit. Et c'est ici que trébuchent bien des gens! C'est un pays étranger, un désert trop innommable pour qu'on le nomme, trop inconnu pour qu'on le connaisse. Si tu pouvais t'anéantir toi-même, ne fût-ce qu'un instant ou même pour moins de temps qu'un instant, alors tout cela t'appartiendrait en propre qui réside dans ce mystère incréé du dedans de toi-même.²

Cette parole semble sortir tout droit de la bouche de Marguerite Porète. On ne peut comprendre cette citation sans clarifier ce qu'est une créature. Comme nous le disions au début du notre texte, une créature a pour propre d'être le résultat d'un Autre (Dieu ou Matière), sa naissance ne vient pas d'elle-même. La créature n'a pas de principe créateur en elle-même. À ce titre, elle est un objet. Comme elle ne porte pas en elle-même son propre principe créateur, elle ne peut pas réellement se transformer, elle est condamnée à être ce que son créateur a décidé qu'elle soit. Que ce créateur soit un dieu ou un simple mécanisme, cela ne change rien, elle est prédéfinie par ce qui la produit. On est loin de la légende de Kaila.

Dans les traditions d'Occident (grecque, chrétienne ou islamique), être ainsi déterminé est pourtant un idéal classique. L'être parfait serait un être parfaitement défini, sans aucune indétermination, comme une statue aux proportions parfaites et qui serait superbement bien programmée. Cette idée est d'ailleurs au fondement de la misogynie occidentale : l'homme est déterminé et déterminant. La semence de l'homme était vue comme une forme définie qui se déploiera conformément au déterminisme du germe. Tout est là, en petit, dans le germe. La femme était vue, au contraire, comme un principe indéterminant, telle la terre (on ignorait que la femme fournissait l'ovule, on la voyait uniquement comme la terre qui reçoit la semence). Elle ajoutait de l'indétermination à la semence, et c'est en ce sens-là qu'elle était vue dangereuse et devait être subordonnée au principe masculin déterminant.

² Eckhart. Traité et sermons, traduit par Alain de Lébera, Paris, CF-Flammarion, 1993, page 151.

On doit cependant nuancer : dans la tradition juive, cette vision n'est qu'un courant de pensée parmi d'autres. Il y a un autre courant, celui-là prophétique et mystique, pour lequel Dieu n'a pas créé l'âme humaine, mais l'a engendrée à son image, c'est-à-dire comme pouvoir créateur.

Marguerite Porète développe ce courant qu'on retrouve aussi dans le néoplatonisme tardif de Proclus. Pour elle, l'âme humaine porte une étincelle du pouvoir créateur. Or, cette étincelle n'est pas créée, sinon, elle serait un « programme » et non pas quelque chose susceptible de s'engendrer lui-même en créant des œuvres originales.

Pour fonder cette idée, Marguerite propose une expérience. L'âme humaine peut se saisir elle-même incréée, elle peut s'arracher à l'objet qui formait sa première représentation d'elle-même, elle peut se connaître sujet pur. On peut alors comprendre pourquoi l'âme est ressentie comme un néant, et que pourtant, en se ressentant elle-même comme néant, elle jaillit par éclairs de conscience. Son « je » peut se produire en se parlant comme le Dieu de la genèse crée en se parlant en lui-même, comme la Femme première inuite se crée à se parlant, comme le « patient » se crée « sain et libre » en parlant au psychanalyste. Quand je nomme, je crée sur la création un deuxième monde, et c'est ce monde qui est signifiant, c'est dans ce monde que je vis pour mon bonheur ou pour mon malheur. Ce deuxième monde n'est pas abstrait, c'est au contraire le monde substantiel.

C'est ainsi que se fait le passage du « il » « né de la chair » vers le « je » né de soi, né de l'esprit en soi (source créatrice). En traversant l'angoisse du néant, le « je » s'échappe de son monologue intérieur et accède au triologue. Ce n'est pas une simple émancipation, une simple libération subjective, c'est une réelle naissance, le passage de la mortalité de l'objet à la vie participative du sujet.

Cette émancipation-création de soi se réalise dans le triologue : la fraternité des « je » constitue le premier niveau de la relation, mais ce dialogue des sujets humains n'a pas de sens s'ils ne découvrent pas que tous les « je » sont plongés dans un grand « Je ».

Et c'est parce que nous partageons ensemble ce grand « Je » que nous sommes frères et sœurs. L'initiative vient du grand « Je » qui ne nous a pas créés, mais engendrés image de lui-même, incréés-créeurs. Ce « Je » gouffre, néant de toute créature, se découvre en s'adressant à lui-même une requête pour sortir de sa solitude, telle la Femme première vis-à-vis de Kaïla son âme-vide-comme-le-ciel. Et de là naissent les « tu » tirés du « Je » primordial.

Étant intime à moi-même, je m'adresse à mon âme vide comme le ciel : « Je souffre de solitude. Dis-moi ce qu'il faut faire pour en sortir. » Et mon âme incréé me dit : « Va sur la banquise, creuse un trou, et fais sortir le monde du monde, l'animal de l'animal, la plante de la plante... Ainsi je serai dans un monde que je peux comprendre et aimer. »

Bref, Marguerite Porète rencontre la Femme première.

Notre destin commun

Pour se sentir concerné par le destin commun de tous les êtres vivants, quelque chose de décisif doit avoir lieu : la découverte que la nature est habitée par une force créatrice qui nous invite à la liberté à partir du dedans de nous-mêmes. Tant que la nature est considérée comme déterminée, subordonnée, assujettie à la fatalité, l'issue contre l'enfermement ne peut être qu'illusoire.

S'il y a une issue, elle se trouve dans le dialogue entre des « je » dans le grand contexte d'un « Je » universel. En effet, tout dialogue étouffe s'il est assujetti à un ordre cosmique impersonnel et totalement déterminé. Le cosmos doit être découvert comme on découvre une Présence appelant à la liberté et non pas à la mort. L'image pourrait être la suivante : des musiciens sont rassemblés pour créer ensemble une musique. Ils se parlent à travers leurs instruments. Un dialogue s'établit entre eux. Les « je » se développent parce qu'ils font une œuvre à la fois personnelle et collective. Mais imaginons que le théâtre dans lequel ils pratiquent est une machine qui abat des musiciens au hasard à tout moment, tôt ou tard, les forces créatrices s'épuiseront.

Néanmoins, s'ils ne sont pas totalement certains que la mort soit une fin absolue, ils arriveront peut-être à une œuvre sublime comme ces musiciens sur le Titanic qui coulait. L'œuvre sublime ne peut exister qu'entre la certitude et l'incertitude, l'espoir et le désespoir, la foi et de doute. Aucun absolu ne peut donner la vie à lui seul. Le propre de l'absolu, c'est de dépendre totalement du relatif pour produire l'art et la vie.

Le paradoxe de nos cultures scientifiques consiste justement à tenter de se croire libre (vocation des arts) dans un cosmos déterminé et déterminant voué à la mort (hypothèse des scientifiques). La liberté est conçue comme subjective et illusoire alors que le scientisme annoncerait « en vérité » que toute chose est destinée à une mort absolue. Et il faudrait tenir le coup !

Pour des raisons méthodologiques, la science se limite à l'explicable (rasoir d'Ockham). Et pour l'instant, expliquer veut dire : trouver les chaînes complexes de causes et d'effets, ou du moins décrire des déploiements

d'information en termes de réseaux d'influences et de probabilités. Nous sommes donc à l'intérieur des sciences mécanistes, ou plus généralement à l'intérieur de systèmes reproductibles. Bravo ! C'est exactement ce qu'il faut tant que la méthode scientifique n'a pas trouvé d'autres routes fiables.

Mais affirmer que ce qui ne peut être prouvé par cette méthode n'a pas de réalité, cela équivaut à tenter d'enfermer l'être dans une vision de l'être, ce qui est en contradiction flagrante vis-à-vis de la méthode scientifique. C'est aussi en contradiction avec le théorème de Gödel qui affirme qu'un système consistant de pensée (un système mathématique par exemple), s'il est vraiment consistant, est forcément incomplet. Le fondement et le sens d'un système cohérent sont en dehors du système.

Lorsque la destinée est enfermée, il n'y a plus de destin. Le destin, c'est l'issue.

Culturellement, nous semblons engagés dans la grande orgie du désespoir, semblable à l'esclave romain à qui on donnait toute liberté pour une journée, suite à laquelle il était simplement décapité. Fou d'angoisse, toute sa liberté illusoire, il la consacrait à boire, manger, jouir, et ensuite, dans une crise finale, il tentait de mettre fin à ses jours.

Pour durer, pour vouloir vivre, il faut aimer vivre et pour cela il faut voir autrement, il faut même quitter tous les « voir » symboliques pour atterrir sur terre.

Les peuples très anciens (avant l'agriculture) ne se percevaient pas assujettis à un Dieu subordonnateur absolu. Ils ne se rendaient pas la vie intenable, ils n'avaient pas besoin de cela parce qu'ils devaient tenir le coup. N'ayant pas de fausse liberté, ils pratiquaient leur liberté. Ils n'imaginaient pas une mort absolue à la fin de leur vie, car elle était l'omniprésente condition de leur vie. S'ils mangeaient un cerf, ils ressentaient physiquement l'éclatement de son énergie dans le renouvellement de leur sang. La nécessité empêchait le délire et l'éclatement de leur liberté. Ils ne pouvaient vivre dans ce qu'ils imaginaient, car ils devaient vivre dans ce qu'ils n'imaginaient pas, la réalité. Ils dessinaient dans des grottes non pas pour se faire un monde, mais pour emporter le monde dans leurs rêves.

Religion fermée et scientisme apparaissent comme un accord : la première s'occupe de réduire l'irrationnel à l'obéissance morale, le second s'assure d'asservir le rationnel dans les limites d'une méthode.

Mais la liberté ne s'étouffe pas si facilement. La spiritualité et la science continuent, chacune dans leur domaine respectif, à percer des trous dans les

murailles idéologiques. Elles élargissent la conscience qui peu à peu découvre une intelligence et une présence à travers les merveilles de la vie.

Rien de plus faux que de croire que le « je » est né en Occident. Ce qui est né en Occident, c'est la rupture d'un type de liberté par opposition aux contraintes perçues dans le « nous » (la société) et dans le « il » (la nature). Le « je » propre aux cultures premières n'est pas un « je » arraché par opposition au « nous » et au « il », mais un « je » qui donne tout l'honneur du « je » au « nous » et au « il ».

Nous ne sommes pas au sommet de l'évolution des cultures. Nous ne sommes pas en avant des peuples premiers. Nos « je » opposés au « nous » ne sont pas l'ultime découverte. De tels « je », et nous le savons au fond de nous-mêmes, sont fondamentalement illusoire.

Tout « je » est nécessairement dépendant, et même totalement dépendant d'un « il », mais ce « il » ne peut pas être autre chose qu'un « je » nous incluant et nous respectant libre (au moins dans une direction), car comment imaginer l'existence de quelque chose qui serait sans âme, sans sentiment, sans conscience, sans intelligence, c'est-à-dire absolument étranger à soi ! Si « je » est l'étranger de « il », l'un des deux est forcément non réel et illusoire. Les spiritualistes disent que la matière est une illusion. Les matérialistes disent que la conscience et la liberté sont des illusions. Deux conclusions inévitables si la rupture entre le sujet et l'objet est réelle plutôt que simplement un effet de méthode.

Pour retrouver un sentiment de responsabilité vis-à-vis du destin commun de tous les vivants, il nous faut sans doute renouer avec les philosophies participatives des Premiers Peuples et des grandes spiritualités. Se réconcilier avec les Premiers Peuples, c'est d'une certaine façon se réconcilier avec notre propre fond humain.

Depuis la rupture, nous semblons habiter la terre comme un groupe d'adolescents squattent un immeuble, avec pour idée qu'un jour, nous partirons d'ici définitivement. Alors, qu'importe si l'immeuble s'écroule le jour où nous aurons évacué les lieux.

Peut-on sortir de cette impasse ?

Notre destin commun ne consiste probablement pas à partir pour quelque part, mais à arriver ici, à converger ensemble dans un acte créateur, car c'est à partir de cette intimité que nous pourrons nous déployer en confluence avec la vie.

C'est du moins la piste que je prends dans *Le Dernier chant des Premiers Peuples*.
Notre destin commun : arriver sur terre pour danser avec les puissances reliées
de la vie. Non pas juste douter ou craindre, mais plonger.

Le destin commun de tous les vivants

L'expansion et la dispersion

Lorsqu'on parle du destin, on se projette dans l'avenir, on part pour ailleurs. On se sépare de papa, de maman, de nos racines, des choses connues, on quitte les attachements, on part tel un grain de pissenlit au vent, tel Ulysse pour les grandes mers. On a l'impression que le destin du vivant, c'est de s'éloigner, de quitter un territoire devenu trop petit, de voyager, d'essaimer, de se disperser, et à la fin, de partir pour le grand inconnu. Nous suivons ainsi le destin de tous les destins, celui du Big Bang, celui des atomes dispersés par le Big Bang, celui des étoiles et des galaxies s'éloignant les unes des autres par l'énergie de l'explosion primordiale...

Toute réalité suivrait son destin, un même destin, c'est-à-dire le mouvement de la grande dilatation du gros ballon-univers de courbure 1,06. Puissante dilatation, et puissante dispersion s'il en est ! À l'état actuel, si le ballon-univers était de la grosseur de la terre, notre galaxie ressemblerait à un petit pois, et notre système solaire tout entier ne serait plus qu'un atome. Et ce n'est pas assez : le gros ballon ne fait pas qu'épuiser le mouvement initial de l'explosion primordiale, il l'accélère. Une force encore inconnue, appelée « énergie noire » précipite la dissémination amorcée par le jaillissement premier. Une sorte d'instinct de dispersion, de froid, de mort.

Dans le règne végétal, les plantes s'éloignent les unes des autres pour la conquête de territoires nouveaux. Elles se forcent ainsi à l'adaptation constante. Les troupeaux se dispersent dans les savanes, les forêts ou la toundra. La vie foisonne en inventant des manières de conquérir de nouvelles niches écologiques.

Alors dites-moi, dans de telles circonstances cosmiques, qui peut prétendre lutter contre l'étalement urbain, les guerres de conquête, la grosse industrie, les banques, le besoin d'un bout de terrain à soi, les voyages par avion, la télévision et l'ordinateur dans chaque chambre de la maison, l'automobile personnelle, l'individualisme sous toutes ses formes ? Le conquérant élargit son empire, l'émigrant fuit la misère semée par le conquérant...

L'histoire humaine serait simplement le reflet du gros ballon en expansion jusqu'à sa mort...

Lorsque tout à coup un équilibre s'établit entre les êtres rapprochés d'une communauté, une force inconnue, similaire à l'énergie noire, les pousse à essaimer. Quelqu'un initiera la rupture, quittera le groupe avec plus ou moins de fracas. Chacun veut réaliser son individualité en avançant un pas de plus vers un certain ailleurs. Il s'agit d'augmenter l'espace qui nous sépare d'autrui à la même vitesse qu'on augmente l'espace qui nous sépare de nous-mêmes.

D'ailleurs, on le sait, un sage, un saint, un génie, comme le bonheur, comme l'homme idéal ou la femme idéale, tous ces êtres extraordinaires sont forcément loin, il est impossible que l'un d'eux soit tout proche ! Il faut donc partir à la découverte...

Tout au long du chemin de la dispersion, on construira des « nous » dont on exclura les autres. On érigera des églises, des nations, des idéologies, des clubs, en interdisant à l'étranger d'entrer, sauf évidemment s'il épouse les valeurs homogènes du « nous ». On construira des lois pour définir l'étranger, ensuite on le tiendra loin ou mort (l'interdit du meurtre et l'obligation d'assistance ne concernent évidemment pas l'étranger). C'est une étape incontournable vers notre dispersion. Car une fois le maximum d'homogénéité obtenue, l'explosion est inévitable. Toute religion, idéologie, nationalisme se dirigent inexorablement vers l'explosion par efforts de ressemblance et de pensée commune uniforme.

Une fois les cercles idéologiques construits, une force explosive s'installe dans le paradoxe même de la similarité, rapprocher les positifs ensemble, forcer la similitude en éliminant ce qu'on appellera forcément le négatif, le péché, le danger, l'étranger... Et l'idéologie provoque sa propre déflagration aussi sûrement que le cosmos serait en état d'explosion depuis sa naissance.

Ce mouvement d'assimilation-déflagration commence par définir les commandements de l'unité et de « l'identité » de la communauté, puis mille règlements pour éviter les différences, ensuite apparaissent les coutumes, les habitudes, les manières de penser, de s'habiller, de manger... Et aussi, l'encouragement à haïr les divergences (à l'image du commandement des Esséniens : « Aime l'enfant de lumière, haïs l'enfant des ténèbres »). Cependant comme il y a toujours des petites différences qui peuvent survenir, on précise et précise encore la réglementation, la bonne pensée, la bonne action. Comme on a appris à haïr le différent, la plus petite escarmouche canalise l'agressivité maximale. Un jour, l'église éclate, l'idéologie explose, et tout est dispersé. L'homogénéité fait partie des étapes fondamentales de la dispersion.

Même la mort sera vue comme une rupture, une manière de devenir l'étranger des vivants, une sorte de trahison. On finit toujours par inventer un royaume

des morts. Ils sont partis ailleurs : au paradis, en enfer, ou dans le néant. Qu'importe pourvu qu'ils soient éloignés à jamais, perdus dans le grand ailleurs...

Telle est l'idée du destin qui fait de l'économie actuelle un mouvement d'assimilation (homogénéité) et de croissance infinie (explosion permanente), une machine à diffuser les énergies fossiles, à diluer le capital dans l'économie virtuelle...

À force d'épouser le mouvement du Big Bang, on épouse son entropie. En effet, la dispersion des énergies est liée inexorablement à l'évanouissement progressif de l'information et de l'intelligence en vertu des lois de la thermodynamique. Mais cela ne suffit pas. Il nous faut préparer l'explosion de la pensée. Et c'est bien ce que l'on fait par de puissants moyens de communication pour faciliter son uniformisation. L'art lui-même, la force la plus puissante de résistance à l'homogénéité, se conforme aux modes du jour pour survivre économiquement. Il ne s'agit pas de démocratiser l'imagination, l'étonnement, la créativité et la connaissance, il s'agit de publier et diffuser sans cesse et constamment les mêmes idées, les mêmes recettes, les mêmes visions, c'est-à-dire celles qui se vendent facilement. Un dangereux rapprochement de la « moyenne imposée par les médias eux-mêmes », la fin prochaine de la différence intellectuelle et spirituelle, la course à grand galop en direction de l'explosion des esprits...

Est-ce bien cela le destin commun de tous les vivants : le mouvement entropique lui-même, c'est-à-dire la dilution de l'énergie, de l'information et de l'intelligence jusqu'au grand froid noir de la mort ? Le grand Big-Bang sorti du néant pour y retourner !

L'union des contradictoires

« C'était il y a longtemps, nous longions paisiblement la côte quand l'horizon devint dangereux. Fendant la terre. Trouant le réel... C'est dans une ligne que se résout cette énigme. C'est dans une ligne que tombe la mer et que disparaît le vertige. La perte de l'équilibre était dans l'horizon. C'était il y a longtemps. Ainsi devraient commencer tous les récits. » Claude Royet-Journoud, *Les objets contiennent l'infini*.

Depuis le début de notre XXI^e siècle, une théorie mathématique s'élabore à propos de la naissance du temps³. Un certain nombre de théorèmes ont pu être démontrés. Ce qu'il y a de bien avec dame mathématique, c'est qu'on ne peut

³ On pense aux frères Bogdanov et à un groupe de théoriciens dont presque tous viennent des mathématiques.

pas vraiment argumenter avec elle, une fois les théorèmes démontrés, bonne chance à toute rhétorique! On peut la renvoyer chez elle, dans son domaine qui semble plutôt schizophrénique, mais sa vérité interne reste, et à la fin, un physicien finit par réaliser une expérience, ou faire une découverte qui la conforte. Justement les dernières photos à l'infrarouge de l'univers naissant semblent en accord complet avec les prévisions de cette théorie.

Je résume. Il est commun de dire que l'expression « avant le temps... » n'a pas de sens. Mais en mathématique, il y a deux temps :

- le temps fixé : genre éternité statique du type géométrie euclidienne, mais abstraite, dans lequel le temps n'est au fond qu'une métrique du futur espace à l'état d'équations;
- le temps délié : genre dynamique du type géométrie lorentzienne, il est évolutif, le temps ici avance irréversiblement pour garder un équilibre qu'il perd toujours.

Prenons l'exemple du funambule. Qu'est-ce qui lui permet de marcher en équilibre sur un fil ? Il ressent dans son corps l'équilibre parfait du temps fixé, théorique et statique. Le funambule ressent l'angle exact entre la verticale de son corps et l'horizontale de la terre et la répartition précise de son poids sur ces axes (temps fixé), il ressent aussi dans ce même corps les petits déséquilibres qui cherchent à le faire tomber (le temps délié). Constamment, il évolue vers l'équilibre en avançant par corrections continues. Il combine en lui le temps fixé et le temps délié.

Le temps fixé s'articule en nombres imaginaires ($i = \sqrt{-1}$). C'est le Tout-Un théorique. Tout est là maintenant, mais sous forme d'espace absolu compacté dans un germe primordial purement mathématique et purement informationnel (le grain d'avant l'explosion première, le Big Bang, plus petit que la constante de Planck). On pense immédiatement au monde idéal de Platon, mais dans son impasse, car ce temps ne peut exister seul. Le temps dynamique s'articule en nombres réels, il court pour retrouver l'équilibre, mais toujours une instabilité force l'attention à opérer les différences.

La question demandée à Bouddha : « Pourquoi la perfection est-elle sortie de la perfection, si c'est pour y retourner? » trouve ici sa place. La question devient : que s'est-il passé avant la première fraction de seconde où tout a éclaté? Autrement dit, entre le zéro temps de la perfection et la première fraction de seconde de l'énergie (le temps de Planck 10^{-43} seconde), que s'est-il passé? Est-ce une chute ou est-ce une nécessité mathématique?

Tout commence, semble-t-il, lorsque la densité des fluctuations à l'approche très immédiate du zéro premier, c'est-à-dire en deçà du temps de Planck (10^{-43} seconde), lorsque cette densité des fluctuations, dis-je, a percé des trous dans l'armure de l'équilibre statique, alors, tout a explosé. Mais attention, ce n'est pas qu'une explosion, car se déploie un monde parfaitement préréglé pour augmenter sans cesse en complexité. Le zéro du départ, le moment où le signal de départ est donné, c'est en fait l'infini de l'information : le préréglage.

En somme, à l'approche de la mort froide de l'énergie et de l'information, la vibration devient si intense, qu'on est immédiatement reparti pour une autre course folle à travers l'amour, je veux dire à travers l'expérience relationnelle entre des bornes positives et des bornes négatives (les symétries propres à l'énergie).

Bref, mathématiquement lorsqu'on s'approche trop de la géométrie statique euclidienne, au moment de toucher au zéro absolu, des fluctuations vers l'infini s'emballent et relancent le déploiement du cosmos. Après la grande dilatation, la grande contraction et le redémarrage. Ainsi semblent s'articuler le temps et l'éternité. Le zéro touche à l'infini, non, il ne le touche justement pas parfaitement. Quand l'énergie semble totalement dilatée dans le froid absolu, le temps entre dans des fluctuations extrêmes et repart presque à zéro pour un nouveau Big-Bang. Le « presque » est d'une très grande importance.

Comment peut-on arriver à un tel résultat?

Une fonction mathématique est un ensemble de relations entre des variables. Les mathématiciens élaborent des équations à partir d'intuitions de cohérence et de logique. Une fois un ensemble d'équations coordonnées élaborées et démontrées par théorèmes, on fait entrer des nombres de zéro à l'infini et on regarde ce qui se passe. On passe du statisme de l'équation comme telle, à sa dynamique en faisant avancer les nombres.

C'est là où l'approche du zéro relance les nombres vers l'infini. C'est que la division, la séparation, la répartition, et ensuite la multiplication de ces fragments ont leurs limites. Par exemple :

- 0 divisé par 0 et l'infini divisé par 0 sont toutes les deux des opérations impossibles;
- l'infini divisé par l'infini a un résultat dit indéterminé;
- 0 à la puissance 0 et l'infini à la puissance 0 donne tous les deux 1;
- un nombre divisé par une quantité qui tend vers 0 donne une quantité qui tend vers l'infini;

- un nombre divisé par une quantité qui tend vers l'infini tend vers 0.

En termes philosophiques et logiques, l'absolu du plein (l'infini) et l'absolu du vide (zéro) ne peuvent ni exister seuls ni s'articuler l'un avec l'autre autrement que dans une relance de l'ensemble des nombres compris entre zéro et l'infini sans inclusion du zéro et de l'infini des infinis qui sont deux absolus (l'absolu du néant et l'absolu de l'être) qui ne se touchent jamais absolument. Dans une équation, cela peut faire qu'en approchant de zéro, au moment d'y toucher, les nombres s'emballent, fluctuent, la géométrie se déforme, c'est-à-dire que le temps euclidien et le temps lorentzien interfèrent l'un sur l'autre pour donner le temps complexe du cosmique.

Bref le cosmos est un funambule à la recherche d'un équilibre impossible, mais toujours incontournable.

Une fois parti, le cosmos ne peut qu'exploser, enfler de façon accélérée, décharger son énergie et son information, tendre vers le froid, mais cela lui est impossible sans réaliser du même souffle le mouvement contraire. Il fonctionne comme un ressort qui se déploie et se recontracte, cela est vrai pour l'ensemble cosmique, mais cela est vrai dans tous ses mouvements internes même les plus petits.

Une loi paraît générale :

- lorsque l'énergie se déploie, se dilue, se disperse, elle disperse aussi de l'information;
- cette information, par un mystère encore incompris, bien que mathématiquement décrit, converge vers des centres, se concentre, se complexifie et ainsi naissent les atomes complexes, les molécules complexes, les cellules et toute la vie en général.

Un exemple : on étend un film de liquide sur une plaque chauffante. On soumet cette plaque à un flux de chaleur constant. Inévitablement, à certains changements de degrés de température, des organisations vont apparaître, des dessins étranges et complexes qui indiquent une coordination des molécules par des corrélations à longue portée.

Bref, il suffit d'un flux de chaleur pour qu'une concentration de l'information se produise. Dit autrement, il suffit d'un flux entropique (diffusion de l'énergie avec perte d'information), pour engendrer des convergences qui augmentent l'information à des endroits précis.

Tout le cosmos est organisé comme cela :

- diffusion régulière de chaleur (par exemple : le Big-Bang lui-même et l'expansion de l'univers diffusent une chaleur régulière, cela engendre la séparation des 4 forces connues. Parmi ces forces, la gravitation concentre de l'information dans des soleils qui complexifient les atomes (transforment des atomes d'hydrogène en atomes beaucoup plus lourds et complexes), ainsi de suite;
- mais en même temps, dans le mouvement de concentration des étoiles se développent des éléments lourds, sur les planètes se développent des molécules complexes, puis des cellules complexes, puis des multicellulaires complexes (plantes, animaux, humains).

Ce n'est pas un hasard, un miracle ou un accident, c'est une loi générale : le mouvement de désordre par dilatation nourrit le mouvement d'ordre par la convergence et concentration des informations. Une industrie qui diffuse énormément de chaleur, qui est très entropique, qui exploite les travailleurs sans utiliser leur intelligence finit par engendrer un mouvement de convergence qui augmentera l'intelligence dans un petit groupe. C'est ce petit groupe qui réalisera le destin commun des vivants, alors que la grande entreprise ne sert que de diffuseur entropique.

Le destin de tout l'être, atomes, molécules, cellules vivantes, plantes, animaux, humains, n'est donc pas l'expansion des empires et des égotismes jusqu'à la mort froide, mais la convergence de l'information, de l'intelligence pour avancer par équilibres instables vers le maximum de l'esprit (le maximum de l'intelligence sous toutes ses formes et dans tous ses rapports avec l'énergie, y compris l'intelligence de l'intelligence que l'on appelle la conscience).

La convergence

Converger serait notre mot de passe pour accéder au destin, pour réaliser notre destin. Converger ce n'est pas devenir homogène, au contraire, la complexité consiste dans la coordination d'éléments très diversifiés pour réaliser des fonctions communes. C'est sans doute là la clef.

Jusqu'à maintenant, dans les cultures de l'expansion par économie et par guerre, tous les mouvements de concentration, États, Églises, villes, industries vont en direction de l'homogénéité. Comme si on se dépêchait de revenir au Big Bang, de disparaître en tant que fausse identité (identité basée sur un « nous » exclusif). Mais en fait, cette course à la mort engendre des concentrations de vie, des convergences de réactions intelligentes qui constituent le destin du vivant. Le général court à sa perte, le marginal construit le destin.

De plus, l'expansion de l'économie (la diffusion de l'énergie donc) a deux défauts graves, elle n'est pas universelle, mais sélective et elle étale des produits homogènes. La diffusion de l'énergie est essentiellement entropique, pas de problème là-dessus, mais elle doit être universelle, sans condition (par exemple, un revenu garanti pour tous) comme le rayonnement du soleil, il s'agit justement de diffuser de l'énergie également comme dans toute expérience visant à favoriser les convergences créatrices, le flux de chaleur doit être égal dans le temps et dans l'espace. C'est pourquoi les expériences de distribution égalitaire d'argent, en Afrique par exemple, ont relancé l'économie locale bien mieux que les tentatives de contrôle du développement.

La convergence demande :

- la diffusion en quantités égales dans le temps et dans l'espace d'une énergie de base ;
- l'aptitude à la différenciation et à la complémentarité;
- la capacité de se coordonner par renforcement des différences.

Évidemment, cela suppose le décrochage par rapport à l'économie actuelle générale. Ce sont les villes comme Détroit qui peuvent changer parce qu'elles ont été trahies par les promesses de l'économie mondiale. Seul le désespoir vis-à-vis du mouvement global peut libérer les mouvements de convergence locale.

En nous-mêmes, converger ne consiste pas à tout ordonner autour d'une idée, à devenir homogène dans nos valeurs, à réduire à zéro nos propres contradictions, mais à tout associer dans des œuvres et des expressions généreuses qui nous dépassent considérablement.

Entre humains, la tolérance ne suffit pas, l'hétérogénéité ne suffit pas, on doit réussir à tout faire marcher vers des fins qui s'élargissent à mesure que l'on avance.

Avec tous les vivants, il nous faut apprendre à composer avec les mystères les plus profonds. Plantes et animaux ne sont pas assimilables à nous ou nous à eux. Ils ont leurs mystères. Et c'est ensemble que nous forçons notre destin.

Citations

Le dernier chant des Premiers Peuples

1 On l'a fait

On l'a fait. On l'a réellement fait. On a brûlé tout ce qu'on pouvait : le charbon, le pétrole, tous les gaz de la terre... Et c'est parti, aussi irréversible qu'une agonie. Le pergélisol libère son méthanol, les océans sont gonflés de chaleur, les rues de New York sentent le poisson pourri... On a travaillé fort, on est arrivé trop tard. Ma bulle a crevé. J'ai été jetée dehors. Je suis tombée sur terre.

Grand-père m'avait préparée. Un jour où j'avais une grosse fièvre à cause d'une grippe vraiment tenace, des rêves effaçaient mes souvenirs, les images se mélangeaient, j'avais peur de mourir... « Le fil de continuité, m'avait-il dit, ce n'est pas la mémoire, ce n'est surtout pas la peur, ce n'est ni la pipe ni même la fumée, c'est la mélodie au cœur de ta conscience. Tu ne peux l'attraper, mais elle ne te lâchera pas. »

2 La légende

Il y a fort longtemps, les Wendats vivaient de l'autre côté du ciel. Un jour, Aataensic cherchait des racines au pied d'un grand arbre afin de guérir son mari, car ils attendaient un enfant. Distracte par son émotion, elle perdit pied et tomba dans un trou du ciel. Dans sa peur, elle s'accrocha à l'arbre premier... Et elle l'entraîna avec elle dans sa chute.

De grandes oies sauvages aperçurent la jeune femme qui tombait au-dessus de l'océan. Étirant leurs ailes, elles l'attrapèrent et la déposèrent au pied d'une montagne. L'arbre du ciel, lui, coula à pic jusqu'au fond de l'océan. Aataensic ne pouvait pas vivre sur terre sans les racines du ciel, qui s'étaient perdues dans la mer. Alors, comment faire ?

On fit appel à la Grande Tortue, qui vit sous la montagne. Elle convoqua toutes les âmes – celles des rochers, celles des plantes, celles des animaux – afin de trouver un moyen de remonter quelques racines de l'arbre agonisant dans la mer.

La loutre fit la première tentative, mais dans son étourderie, elle n'avait pas retenu assez d'air dans ses poumons, et ne put atteindre même le début des noirceurs. Le rat musqué s'essaya, mais il prit tellement d'air dans sa poitrine qu'il ne put couler au-delà des rayons solaires et remonta aussi vite qu'un ballon. Le castor tenta sa chance. Il vit une belle grosse branche de tremble qui traînait par là. Il la remonta et se construisit une maison étanche et confortable. Le carcajou se suspendit au-dessus de l'abîme, fit de très impressionnantes pirouettes, mais ne saisit que des ombres, qu'il lança sur tous ses admirateurs. C'est à ce moment-là qu'un très vieux crapaud plongea sans dire un mot.

Alors que tout le monde avait oublié le crapaud, il refit surface avec dans la bouche de fines racines de l'arbre du ciel tachées de mottes de terre. Personne ne fit attention à cette boue hideuse, mais la montagne déposa la précieuse terre sur le dos de la Grande Tortue et, rapidement, elle se transforma en une île verdoyante. Aataensic s'installa sur l'île, car tout lui convenait, et elle donna naissance à son enfant. Mais l'enfant oublia le prix de la terre verdoyante...

3 Le sens des proportions

Grand-père écoutait, et tout devenait limpide. Montréal formait une tache parfaitement négligeable sur la planète bleue, qui tournait normalement autour du soleil. On se fichait bien des multiples extinctions massives des espèces animales et végétales qui, finalement, relançaient la vie, plus vigoureuse que jamais. Le soleil dansait dans l'immense galaxie de la Voie lactée à côté de sa blonde Andromède. Le lait du ciel remplissait l'infini des espaces éternels, et on respirait l'air à pleins poumons. C'était son art : retrouver le sens des proportions, voir de loin, de haut, à la vitesse du déplacement des continents. Et s'enivrer peu à peu devant le grand dessein du grand destin...

4 La conscience du tueur

Sauf que durant ce temps-là, les cuisiniers du monde ajoutaient de l'huile et du vinaigre dans la flambée. Je pouvais bien ignorer la nouvelle extinction des espèces engendrée cette fois par l'être humain, mais pas l'extinction de la conscience qui nous rendait tous fous. Grand-père rêvait. Il pensait que la vie allait s'en sortir. Personne n'en doutait. Mais la conscience du tueur, elle, allait s'effondrer sur elle-même dans un effroyable trou noir. Déjà les enfants marchaient dans la suie, étouffaient dans la cendre, cachés derrière le bouclier de leurs jeux électroniques, buvant des images, se grisant de légendes magiques.

5 Un désert au cœur du jardin

J'étais seule. Le jardin de grand-père était bel et bien là, autour de moi, avec ses organes infiniment précis, infiniment multiples, infiniment complexes, liés les uns aux autres, à tout, à la lumière, aux ténèbres, à la gravité, à l'électricité, à l'explosion première. Grand-père avait réalisé l'espoir des plantes et des bêtes, l'écosystème achevé. Je luttais, mais la solitude revenait sur moi à grand galop. Tout ce dont j'avais besoin luisait autour de moi, mais je ne ressentais aucun besoin, sauf sa présence. Je ne ressentais ni la faim ni la soif, alors pour moi ce jardin n'était qu'un désert. Rien n'est de l'eau lorsqu'on n'a pas soif, rien n'est de la nourriture lorsqu'on n'a pas faim, le monde est de trop. Le monde restait dehors, il était aussi insignifiant qu'une assiette vide devant un esprit plein de lui-même.

6 L'homme ne pouvait échapper à la folie

Mon grand-père avait la tête enfoncée dans ses épaules. Il savait très bien de quoi je parlais. Tout le monde le sait. Notre conscience est un petit courant électrique entretenu par le flux constant du rayonnement solaire. Un coup de dé d'une improbabilité presque absolue dans la certitude de la dissolution finale. Une loterie dans laquelle on a gagné le pire des gros lots : une conscience souffrante. Quel inquisiteur aurait imaginé un supplice pareil : nous sommes tous des sorcières attachées à la distance exacte et dans la condition parfaite pour que le feu du bûcher nous consume en quatre-vingt-cinq ans plutôt qu'en cinq minutes... Beau soleil! Et il faudrait supporter cela ! L'accepter ! Se tenir dans un équilibre écologique ! Non, l'euthanasie de l'Homme par l'homme à laquelle nous participons tous malgré nous est le seul acte de compassion qui soit jamais sorti de l'évolution du vivant...

7 Ensevelir le malheur du monde

- Tu ne serais pas en train de me dire qu'il nous appartient d'ensevelir le malheur du monde et de nous tourner, enfin, sur les environs.

- Exactement, Yäna ! À partir d'ici, tu dois comprendre. Nous sommes actuellement dans une chaloupe sur le lac de la Squaw. La boue s'épaissit au fond du lac. Les morts nourrissent les vers et les bactéries. Et tout ressort, plus vivant que jamais. Toi et moi, aujourd'hui, on est dans la chaloupe, sur l'eau, et on regarde la lumière réfléchir sur les surfaces. Ce qu'on aime vraiment, ce n'est pas la grande roue des morts et des vivants, non : ce qu'on aime, c'est la lumière qui réfléchit les surfaces et révèle le visage des choses ; le soulagement, la bénédiction d'être enfin une chose décidée parmi les choses toutes faites. Mais, si on en restait là, on crèverait d'ennui. L'éternité serait un supplice. Il nous faut voyager et tout instituer. On est wendat.

8. Pourquoi c'est comme ça

Alors je demande pourquoi c'est comme ça : un extérieur vide et transparent, un intérieur opaque et plein de forces incompréhensibles, une souffrance illimitée autant qu'absurde ! J'ai tout de même le droit de demander ça. Pourquoi l'univers est-il fait pour rendre fou tout embryon de conscience ? On peut se mettre tous les malheurs sur le dos : le pétrole, le gaz de schiste, les villes plongées dans le grand fumoir industriel, les guerres les plus horribles, mais, en réalité, par quel miracle aurions-nous pu échapper à la folie ?

9 Toute consolation m'avait quittée

Il me semblait que la confusion des saisons venait de mon propre esprit. J'avais l'impression de m'extirper très lentement, trop lentement, d'un terrier sombre, je restais engourdie dans des odeurs amères. J'avais dû exister quelque part pour quelque temps dans une trop grande épaisseur... Quand on existe dans un lieu confiné, disons à Montréal, rue Saint-Jacques, on rêve la nuit pour s'échapper. Maintenant, c'était différent. Je n'étais plus capable de rêver. Je dormais par bonds comme on traverse des trous noirs. Quand je me réveillais, c'était immédiat, sans brume, sans transition, et tellement large... Et dès que j'ouvrais les yeux, toute consolation m'avait quittée.

10 Le soleil de Van Gogh

À ce moment-là, je remarquai que j'avais levé la tête, que je fixais le soleil. Un soleil de Van Gogh, orange avec de gros rayons opaques et gommeux. Il était aussi confortable à mes yeux qu'un tournesol dans l'ombre d'un arbre. C'est tout mon corps qui était parfaitement à son. Je comprenais pourquoi Van Gogh reposait ses yeux dans une telle mer de jus d'orange. Le soleil devait lui raconter des histoires, comme là, maintenant, il me parlait :

- Yäna, Yänariskwa...

Il répétait mon nom à coups de rayons comme on frappe à la porte. Il attendait que j'ouvre. Je savais que ce serait un acte irréversible et que je ne pourrais plus jamais revenir sur mes pas, qu'il me faudrait entrer dans la danse comme les Sioux autour du poteau de la joie et de la souffrance. Alors je lui posai ma question :

- Pourquoi c'est comme ça, les os dedans, la chair dehors, à la merci de tout ? Maintenant que l'ouragan est passé et qu'il ne reste plus que des retailles, tu peux me dire.

11 L'herbe

Grand-père marchait, avançait dans le champ. Nous étions incapables de parler. Nous n'avions jamais vu un vert aussi vif. J'avais l'impression d'arriver sur terre. Je me penchai pour prendre un brin, au hasard. Un brome. Une plante pionnière. Des feuilles fines, effilées, et au bout, une inflorescence qui ressemblait à un jet de petites gouttes violacées. La délicatesse même, fabriquée pour chatouiller. En aplatissant une feuille du bout de mes doigts, je pouvais voir les veines, si fines, toutes en parallèle et ramenant vers la tige le travail colossal des cellules. J'étais bouleversée.

Nous ralentîmes, soudain conscients de marcher sur le plus grand des prodiges. Il y a quelque chose, au fond de soi, qui perçoit la portion de vérité que contient un tel morceau du monde. C'est comme arriver chez soi après un voyage rude, après de grandes courses et quêtes infructueuses.

12 Les hommes de pouvoir

Les hommes de pouvoir aiment tout simplement voir les gens en bas, marchant dans la rue, alors qu'ils occupent les bureaux les plus hauts, au sommet des tours. Secrètement, ils aiment écouter le murmure des gens et sentir qu'eux, en haut, n'appartiennent plus à ce monde d'en bas. Ce sont des mystiques de la distance verticale. Robert était-il de ceux-là ?

Je dégrisais à la vitesse de celui qui prend une douche glacée. Je devais me l'avouer, il avait toujours aimé regarder en bas, dans la rue, le monde affairé, le va-et-vient, la course folle, les itinérants désœuvrés, errants, perdus. En fait, la ville, simplement la ville, rien de pire, rien de meilleur, Robert aimait la voir, et toutes les formes d'agonie qu'on y retrouve à l'état concentré. Il ressemble aux dieux grecs ou romains qui prenaient plaisir à lorgner, en bas, la pitoyable aventure des mortels. L'œil au-dessus de ce qui le constitue.

13 Parole de grand-père

Une parole de grand-père me revenait : « On pourrait peut-être commencer par regarder ce qu'il y a autour, ensuite regarder ce que c'est, comment c'est organisé. Après, on pourra trouver ça beau, et peut-être que la question sera différente. »

14 Exister par désir

Grand-père me dit : — Ce matin, je me suis levé tôt. Il faisait froid. Un frisson m'avait réveillé. J'ai marché dans les parages. En réalité, je m'étais levé vraiment trop tôt. Tu n'étais pas là. Il y avait tout le reste : l'herbe, l'étang, une bonne rosée, le bivouac, le lièvre embroché, les loups haletants, le ciel chargé de nuages, le soleil blafard, tout. Mais tu n'étais pas là. Je t'ai appelée. Tu ne répondais pas. Et puis j'ai eu la sensation que tu n'existais pas, que tu n'avais jamais existé, que tu n'existerais jamais. Je t'avais vue en rêve, simplement. Et le rêve s'était envolé. Tout le reste était intact. Tu me manquais tellement ! Je t'ai appelée, des jours, des nuits, des mois. C'était complètement fou : appeler quelqu'un qui n'existe pas ! Évidemment, tu ne répondais pas, puisque tu n'existais pas. Perçois-tu le malheur ? Peux-tu l'imaginer ? Le monde sans toi...

- Non ! Pas un seul instant, répondis-je.

- Alors, tu ne sais pas pourquoi tu existes. Tu ne connais pas l'attente, tu n'as jamais ressenti l'attente, la très longue attente qui t'a précédée. Tu ne palpés pas dans l'herbe le désir qui t'a

engendrée. Tu regardes le ciel, tu regardes la terre, la verdure, les petites bêtes et les chevreuils, mais tu ne vois pas que tout cela souffre, que tout cela se tortille d'attente, parce que tu ne te donnes pas, tu te gardes, tu te refuses. Alors la terre souffre, les hommes souffrent, la folie est totale dans le monde, l'enfer industriel jette partout ses laves, ses cendres, ses gaz, pour consumer cette douleur insupportable de ton absence, car toi, tu ne te donnes pas à ce monde qui te désire à en mourir.

- Tu délirés ! répondis-je à grand-père.

15 Les oiseaux

Ils luttent, ces oiseaux, contre la faim, la soif, le froid, le vent, la peur, pour engloutir un certain sentiment de l'indicible. Et qui sait regarder remarque dans le plumage plus ou moins ébouriffé, l'œil plus ou moins empourpré, le bec ébréché, la huppe amochée, le mouvement fatigué ou alerte, les ravages et les enchantements qui font de tout espace un être charnel. Et que fait l'oiseau ? Il vole, il étale par couches son entendement du monde. Comme le musicien répand son intuition dans une grande salle, l'oiseau chorégraphie son sentiment du monde dans un grand paysage. Ce qu'il a noué, il le dénoue, ce qu'il a recueilli, il le donne, ce qu'il a entassé, il l'exprime. On le regarde, c'est une célébration.

16 Solitude

Toute existence sort de cette solitude, se constitue elle-même à partir de cette solitude, autrement nous serions créés par un autre : et qui accepterait d'être une chose créée par autre chose ?

17 le Nouveau Monde

Un jour, bientôt, le monde sera créé à partir de ce que les âmes auront aimé.

18 La prophétie

« Dis aux Premiers Peuples qu'ils ont le grand devoir d'être encore plus près de la nature que leurs ancêtres, et de défendre chaque brin de lichen de la toundra, les oiseaux, les caribous, les ours et les autres âmes pures. Qu'ils résistent aux assassins des mers, car l'ouragan passera, et ce sera à eux de semer dans les ruines l'herbe nouvelle.

19 Les sentiments humains

- Tu as tort, dit la baleine. Tous les sentiments humains sont d'abord marins. Vous n'occupez qu'une toute petite place dans l'immensité du temps terrestre, une seconde à peine, pas même les deux millièmes de l'histoire. Vous avez vos propres agitations de surface, mais elles sont soulevées par des courants de fond vieux de plusieurs centaines de millions d'années. Vous avez des sentiments et des émotions parce que nous existons depuis le début du monde. Vous ne pourrez jamais vous comprendre vous-mêmes si vous persistez à vous considérer à part, au sommet d'une pyramide. Vous êtes des animaux un peu moins reliés que nous autres, comme une greffe encore superficielle. Cette infirmité est là pour vous permettre un peu plus de souplesse adaptative, mais vous en avez fait une faculté de dissociation. Pourquoi vous comportez-vous comme des bactéries mangeuses de chair ?

Peut-être que tu ne me saisis pas très bien, continua la baleine : ce qui pour nous est mouvement pour la mer est émotion ! Rien n'est plus petit que nous. Tout est plus grand, puisque le contenant l'emporte sur le contenu. Mais par un effet de résonance, le contenant revient sur le contenu, et nous vibrons à l'unisson en faisant éclater toutes limites. Le monde qui nous contient est finalement notre contenu. Quand tu comprendras cela, tu voudras tout savoir de la géographie de la terre. Tu ne diras plus : "C'est sec, c'est de la science." Tu diras : "C'est moi, c'est mon cœur." Tu diras : "Je veux me connaître. Je vais plonger en mer, je veux monter sur les montagnes."

20 La poésie : ma chair et mes os

« Je suis perdu, dit la baleine. Ces mots n'ont peut-être aucun sens pour toi ! Si notre propre présence n'est pas recueillie par une autre présence, nous disparaissions. Si notre chant ne nous revient pas dérangé par un léger désordre, si rien ne réagit à nous, si notre vie s'en va dans le passé comme dans un grand silence qui efface tout, alors nous ne sommes rien puisque demain nous ne serons rien.

« Tu ne comprends pas ?

« Tu ne comprends pas parce que tu es trop habituée à l'idée de disparaître. Pour toi, tout disparaît. Par exemple, ce que nous vivons, notre dialogue intérieur, tu le vois déjà s'en aller dans le passé comme un sillon sur la mer qui s'efface doucement. Tu ne vois pas, tu ne ressens pas le cul-de-sac du grand fjord de la vie qui reflue tous les échos. Nous vivons dans notre écho comme dans une maison. Tu dis : "Tout cela, c'est de la poésie, des mots qui s'effacent." Je dis : "Tout cela, c'est de la poésie, ma chair et mes os pour toujours."

21 La dernière baleine bleue

Bleu, la baleine, mourait de faim dans une mer moribonde. Une grande tristesse s'empara de lui. Il ne trouvait aucun mammifère, ni rorqual, ni béluga, ni dauphin, que la dévastation !
« Suis-je le dernier ? Voilà dix ans que j'erre, seul de mon espèce. Qui peut maintenant porter mon sentiment ? Qui peut parcourir les mers sur des milliers de kilomètres et les saisir dans leur entièreté ? Qui peut la faire vibrer de son écho, la réfléchir dans un miroir de sons, s'en faire l'interprète ? Il lui a fallu des milliards d'années pour me produire. Cela fait trente-cinq millions d'années que je traduis son sentiment, que je suis son chantre, son cœur, sa pulsation. Qui me remplacera ? »

22 Défigurer la beauté

- Ne te justifie pas, maman. J'ai voyagé maintenant. J'ai connu le nord, la neige, la vie, la joie, la mort. Et je sais trop bien qu'il en est des filles comme de la terre, des bêtes et des baleines. Le même traitement... Nous en sommes encore là, à défigurer la beauté parce qu'elle nous révèle une profondeur que nous ne voulons pas.

23 Envelopper la fureur de vivre

- Qui pourrait, en effet, arriver à envelopper de son esprit toute cette fureur de vivre ? Le foisonnement des plantes, l'exubérance des oiseaux, la profondeur des mers, l'emportement des herbivores, la ténacité des carnivores... Et le temps, surtout. L'immensité du temps qui déjoue tous les équilibres qu'il recherche pourtant. Si la vie était un arbre, l'espèce humaine

formerait actuellement le dernier anneau, l'anneau le plus jeune et le plus immature. Il doit pourtant réfléchir tout l'arbre vers l'intérieur, retourner toute la mémoire de la vie vers le centre de sa pensée. Ainsi, il pratiquerait une synthèse et avancerait d'un pas. Son corps, ses cellules, ses os, son cerveau, son esprit, son âme portent toutes nos histoires, toutes nos expériences, nos découragements et nos espérances. Comment aurait-il pu unifier de telles puissances dans un premier cycle aussi court ? Il ne fait même pas le lien entre la pierre et ses sentiments !

Tous commençaient à saisir l'ampleur du défi : l'artiste soudain doit faire en lui un silence aussi profond que la respiration d'une baleine bleue, et alors sourd de ses propres profondeurs toute l'âme animale, elle-même enracinée dans l'immensité des temps et des espaces par tous les embranchements végétaux et minéraux. Tous les matins du monde, tous les midis de l'univers, tous les crépuscules, toutes les nuits, en même temps, dans une même respiration, la montagne. Et il doit former dans cette seule respiration de roche le chant rassembleur, celui que la terre ressentira comme son acte de conscience.

24 L'attente de l'homme

— Nous l'attendons... Le saviez-vous ? Depuis trois milliards six cents millions d'années, nous l'attendons... Trois mille six cents fois, nous nous sommes réveillés, une fois par million d'années, et nous avons fait des battues dans les environs. Il n'était pas là ! Trois mille six cents fois, nous nous sommes réunis comme aujourd'hui, et il nous manquait comme l'air à ceux qui respirent, comme l'eau à ceux qui boivent, comme l'herbe à ceux qui se nourrissent de verdure. Mes pierres ont fait trois milliards six cents millions de fois le tour du soleil. Une attente compactée et cristallisée sur laquelle vous marchez en toute innocence. Mes roches sont mon attente. Et pourtant, vous que je porte et moi qui vous constitue, nous avons à peine parcouru seize fois le tour de notre galaxie : une chasse inouïe ! Un bon commencement ! Êtes-vous déjà étourdis ? Pourquoi ne parlez-vous pas ? Est-il là, parmi vous ?

On entendit le silence siler tel un chien qui arrive de chasse bredouille alors que le maître se réveille affamé. Nous étions écrasés sur nos coussins de granite et nos postérieurs s'imprimaient sur les rochers. Caubvick cherchait dans la foule avec des yeux de buvard...

25 L'histoire de la conscience

Il continua de sa voix caverneuse :

— Êtes-vous d'accord avec moi ? Nous voulions retrouver la semence première afin de recommencer le drame ancien qui nous a tant fait rire et pleurer. Vous rappelez-vous ? Nous étions revenus harassés, mais frénétiques, nous étions poisseux de boue, le cœur tellement propre et fier, comme un couple après son acte d'amour, comme un musicien après les jaillissements de son violon. Et puis, ce fut le retour en miettes...

26 L'intégration de la montagne

Il devait maintenant tout digérer, faire siens ses enfants de telle sorte que devant l'écorcherie du temps, de nouvelles pulsions percent une issue.

— Je suis d'un âge vénérable et j'ai eu mes moments de hauteur et de rigueur, de joie et de découragement. Je me suis radouci progressivement. L'attente, sans doute. Le temps. Les

échecs aussi... Je couvre quatre-vingts pour cent de l'histoire géologique de la planète. Je suis votre histoire. Non ! Mais regardez le paysage autour de vous. C'est moi, c'est vous. Mémoire encore pleine de frissons. C'est à peine si un souffle vous distingue de ce que vous voyez, touchez, sentez... Comment croyez-vous comprendre votre âme si vous ne vous intéressez pas à mon corps vôtre ? Je suis la montagne de votre âme. Vous êtes miens... Je suis lui, celui qui me comprendra. Nous l'attendons, nous nous enquerons de lui. L'avez-vous vu ?

On commençait à saisir, mais ce n'était encore qu'une idée générale, une vapeur sans assise. Personne ne pouvait encore gémir comme la montagne en attente de son reflet. Personne ne pouvait saisir que tout ce Big Bang venait d'un seul gémissement pour soi-même. On n'arrivait pas à ressentir ce que pouvait être la beauté à la recherche de son miroir, et pourquoi ensuite, la beauté détruisait le miroir, ne se reconnaissant aucune forme.

27 L'intégration des sentiments

Les sentiments meurent eux aussi : ils meurent les uns dans les autres, bras dessus bras dessous, le suivant embrassant le précédant et l'incluant dans sa quête. Ma soif était un besoin de dilatation. Je l'avais ressentie dès mon enfance et elle était restée entière. J'avais vécu pleine de cette soif toute ma vie parce que je n'arrivais pas à prendre dans l'eau le contenu impalpable qui pouvait dissoudre mes caillots d'angoisse. J'avais bu distraitemment. J'étais à sec même à côté des grandes rivières, des lacs et des fleuves. Je mourais du manque de ce que l'eau contient pourtant. En réalité, sur ma bicyclette, je n'étais pas morte d'une collision, mais de dessèchement, parce que je n'avais jamais bu avec attention.

28 La soif

« On a soif, m'avait dit Yenhta, parce qu'on est principalement de l'eau. Nous sommes une rivière debout, un ruissellement en boucle, un jeu de cascades électriques. C'est ce que l'on est. Si notre proportion en eau diminue, on est assailli par un manque de soi insupportable. »

29 Commencer

Je lui racontais à l'oreille : « Regarde autour de toi, Robert. Prends la pierre qui est là, ou la motte que tu es en train de briser dans ta main. Prends le temps de prendre quelque chose entre tes doigts. Touche, regarde, arrête-toi. Commence par n'importe quoi, mais suis au moins un fil d'un bout à l'autre, et pourquoi pas le fil qui passe d'une chose à l'autre... » Il y avait beaucoup trop d'agitation dans la mer de son esprit pour un tel exercice. Il était comme un bambin qui avait peur de s'endormir et de retomber dans son cauchemar, mais n'osait pas crier non plus de peur que son cri ne lui révèle l'absence de sa mère. Il vivait entre deux terreurs qu'il n'osait affronter.